

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

77 | 2015
Varia

Sur le tournage de *Soy Cuba*. Lettres de Sergueï Ouroussevski à son épouse Bella Friedman (1961-1962)

*On the making of Soy Cuba : Sergueï Ouroussevski letters to his wife Bella
Friedman (1961-1962)*

Alexei Konovalov



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/5074>
DOI : 10.4000/1895.5074
ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

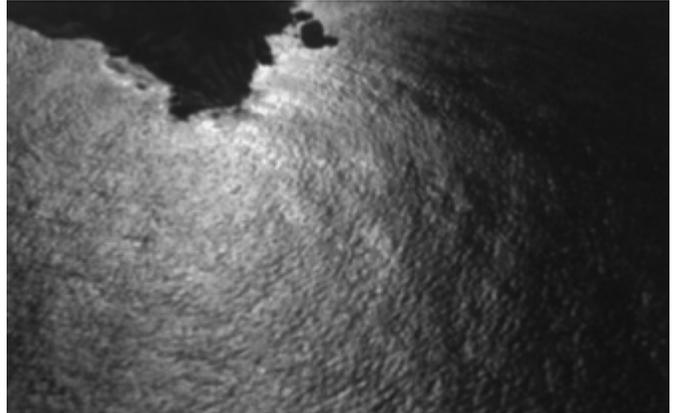
Date de publication : 1 décembre 2015
Pagination : 106-150
ISBN : 9782370290779
ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Alexei Konovalov, « Sur le tournage de *Soy Cuba*. Lettres de Sergueï Ouroussevski à son épouse Bella Friedman (1961-1962) », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 77 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/1895/5074> ; DOI : 10.4000/1895.5074



Soy Cuba (Je suis Cuba, Kalatozov, 1964), premier plan du film.



Terra em Transe (Terre en transe, Glauber Rocha, 1967), premier plan du film.

Sur le tournage de *Soy Cuba* Lettres de Sergueï Ouroussevski à son épouse Bella Friedman (1961-1962)

Traduction du russe et présentation d'Alexei Konovalov

« *Soy Cuba!* » (*Je suis Cuba!*) clame une voix féminine au-dessus des côtes tropicales cubaines à l'ouverture du film du même nom. Dans une apesanteur baroque, le spectateur voltige au-dessus de palmiers blancs comme neige et d'une mer sombre et huileuse. Ce survol lent et ample se termine sur la rive de Baracoa, face à une imposante croix. C'est ici que Christophe Colomb atterrit en 1492 découvrant un monde nouveau qu'il prenait pour les Indes. *Ya – Cuba/Soy Cuba*, le film réalisé par Mikhaïl Kalatozov et photographié par Serguëï Ouroussevski sur un scénario d'Evguëni Evtouchenko et Enrique Pineta Barnet découvrait, lui aussi, un monde nouveau, celui de la révolution cubaine. On sait que ce film, achevé en 1964, ne fut montré qu'une semaine en Union soviétique et une quinzaine de jours à Cuba et fut rangé sur les rayons des cinémathèques de Moscou et de l'ICAIC, l'Institut de l'art et de l'industrie cinématographiques cubain. Redécouvert en 1992 à Moscou par un assistant de Martin Scorsese, projeté au festival de Telluride (Colorado) sans sous-titres il impressionna Coppola et Scorsese qui en rachetèrent les droits. En 1995 un DVD voyait le jour aux États-Unis et l'Europe attendit 2003 pour découvrir ce film (Cannes puis une distribution dans les salles) qu'un documentariste brésilien a surnommé « le mammoth sibérien » dans le film qu'il lui a consacré en 2004¹.

Le projet de ce film trouve son origine lors du deuxième festival international du film de Moscou de 1961 où Alfredo Guevara, directeur de l'ICAIC (Institut cubain de l'art et de l'industrie cinématographiques), envisage des accords de co-production avec les studios Mosfilm. Un projet est lancé et sa mise en œuvre s'engage sans délai puisque en octobre 1961 le réalisateur Kalatozov et son opérateur Ouroussevski qui préparaient le tournage d'un autre film dont les repérages et le *casting* étaient déjà faits, abandonnent tout et s'embarquent pour Cuba, accompagnés du poète du « Dégel » Evguëni Evtouchenko, chargé d'écrire le scénario. Il s'agit tout à la fois d'effectuer des repérages et imaginer un scénario au contact de la réalité du pays. Durant ce premier séjour qui se situe entre le 16 octobre 1961 et le 7 janvier 1962, Ouroussevski prend quotidiennement des notes détaillées de la prise de contact de l'équipe avec le pays, le peuple et ses responsables politiques ou culturels ainsi que sur les idées de scènes, de récits, de témoignages susceptibles d'entrer dans le film qui sont souvent des événements qui surviennent inopinément (comme l'enterrement d'un jeune alphabétiseur assassiné par des opposants au régime). Ces notes, il les envoie régulièrement à sa femme restée à Moscou, Bella Friedman, qui sera productrice et assistera le réalisateur lors du tournage qui aura lieu d'octobre 1962 à

1. *O Mamute Siberiano (Soy Cuba: le Mammoth sibérien)*, de Vincente Ferraz (Brésil, 2004).

juin 1964. Outre le regard étonné puis très empathique d'Ouroussevski sur Cuba, cette correspondance permet de suivre un *modus operandi* assez peu attendu de la part d'une production soviétique : c'est le contact avec la réalité du pays qui fournit les matériaux devant être organisés en fable (quatre « nouvelles ») et aucun des tâtonnements de l'équipe ne nous est épargné. On découvre également la part importante que prend l'opérateur dans l'élaboration du scénario comme de la mise en scène.

Ces lettres d'Ouroussevski à Bella Friedman furent publiées en russe en 2002 dans un ensemble de textes intitulé *Sergueï Ouroussevski : avec la caméra et derrière le chevalier*² qui comporte, par ailleurs, de passionnants témoignages sur la démarche créatrice de l'opérateur. En effet on le voit, au gré de ses lettres, recherchant constamment des idées visuelles, des images, des situations qu'au tournage il abordera de manière novatrice, jouant à la fois des ressources d'une caméra portée à l'épaule et des possibilités offertes par la pellicule – notamment ce qu'il appelle ici « l'infra », une pellicule infrarouge panchromatique destinée à l'armée soviétique, à laquelle il a eu accès.

Après une formation artistique à Leningrad (1929) puis à Moscou (il sort en 1935 de l'Institut des arts plastiques – l'ancien Vkhoutemas devenu Vkhouteïn jusqu'en 1930, où enseignait Alexandre Rodtchenko – dans l'atelier de V.A. Favorski³), Ouroussevski devient assistant opérateur puis opérateur (son premier film, à ce titre, est *Kak possorilis Ivan Ivanovitch s Ivanom Nikiforovitchem* [*Comment Ivan Ivanovitch se brouilla avec Ivan Nikiforovitch*] d'A. Koustov, 1941). La guerre – où il est l'un des 243 opérateurs sur le front – va le marquer, le familiarisant avec des exigences de rapidité, maniabilité et inventivité. Il passe en effet deux ans comme lieutenant-opérateur sur le destroyer Sokroutchitelnyï et participe au tournage des matériaux d'actualités qu'Alexandre Dovjenko et Ioulia Solntseva réunissent en deux films de montage, *Bitva za nashu Sovietskoyou Ukrainou* (*Bataille pour notre Ukraine soviétique*, 1943) et *Pobeda na pravoberejnoïi ukraïne i isgnanie nemetskikh sakhvatsikov za predelii ourk* (*Victoire sur la rive droite de l'Ukraine*, 1944)⁴. Après la guerre, il tourne avec Vladimir Legochine (*Poedinok* [*le Duel*] 1945) et sa réputation s'établit avec *Selskaïa utchinefnitsa* (*l'Institutrice de village*, 1948) de Mark Donskoï où ses recherches sur la lumière, la profondeur de champ et les nuances tonales sont remarquées. Il travaille ensuite à nouveau avec Donskoï (*Alitet oukhodit v gory* [*Alitet s'en va dans les montagnes*], 1949), Iouli Raïzman (*Kavaler Zolotoï Zverdy* [*le Chevalier à l'étoile d'or*], 1950) et *Ourok Jizni* [*la Leçon de vie*], 1954), Vsevolod Poudovkine (*Vozvrachtchenie Vassilia Bortnikova* [*le Retour de Vassili Bortnikov/lla Moisson*], 1952), et Grigori Tchoukhraï (*Sorok pervyi* [*le Quarante-et-unième*], 1956), avant de rencontrer Kalatozov (*Pervi echelon* [*le Premier échelon*], 1956 ; *Letyat jouravli* [*Quand passent les cigognes*], 1957 ; *Neotpravlennoïe pismo* [*la Lettre inachevée*], 1959) et *Soy Cuba* [*Je suis Cuba*], 1964) qui marque un nouveau tournant dans sa carrière. Kalatozov a

2. A. I. Lipkov et I. S. Ouroussevskaja (dir.), *Sergueï Ouroussevski : s kinokameroï i za molbertom*, Moscou, Algoritm, 2002, pp. 82-136.

3. Vladimir Andréïevitch Favorski (1886-1964) est surtout connu pour ses gravures sur bois et linoleum et ses illustrations de livres. En 1922, il orne d'une gravure sur bois la couverture du *Nombre comme forme* de Paul Florenski qui professait au Vkhoutemas l'analyse de l'espace dans les productions des arts plastiques.

4. Voir Igor Grigoriev, « Frontovoï kinooperator », et Maïa Merkel, « Dialog s Urusevskim », [http://www.urusievskiy.narod.ru/pages/17 et 13.htm](http://www.urusievskiy.narod.ru/pages/17_et_13.htm)



Ouroussevski et Kalatozov à Cuba (surimpression).



Ouroussevski et Kalatozov à Cuba (surimpression).

commencé à l'époque du muet dans le milieu de l'avant-garde, il a été lui-même opérateur et, à la faveur de la déstalinisation, les deux hommes mettent manifestement en commun de proches préoccupations d'ordre plastique, de composition et de mouvement au sein du plan qui se traduisent notamment par l'usage du plan séquence et de la profondeur de champ alliés à un montage contrasté faisant s'entrechoquer les échelles de plans, ainsi que par le recours à la caméra portée.

De fait, sur le tournage de *Soy Cuba*, les trois quarts du film sont réalisés avec une caméra portée. « Avec une caméra sur trépied, je n'arrivais à rien. Tout était mort, monumentalement statique » dit Oroussevski. « Dès que je prenais la caméra portative [...] tout devenait vivant »⁵. Une pratique qui influença profondément les Cubains si l'on en croit Raúl Rodríguez qui fut assistant caméraman sur le film⁶.

Cette technique visait à « obliger le spectateur » à se sentir au cœur de l'action : « l'espace s'avance vers moi, le spectacle m'enveloppe, me contourne et part loin derrière mon dos » a pu écrire le peintre et dessinateur Vitali Goriaïev⁷.

À ces dispositions « légères » s'ajoutent des constructions sophistiquées, des recherches de lumière et de mouvement dans le plan qui avaient déjà fait remarquer Oroussevski dans son travail de 1947 pour Donskoï. Ce dernier témoigna plus tard que l'on s'attendait toujours à le voir inventer de nouvelles solutions⁸. Recherches et sophistications qui valurent quelquefois à Oroussevski le surnom d'« enfumeur ».

La complexité de certains plans-séquences dans *Soy Cuba* conduisit à concevoir des dispositifs particuliers – échafaudage, plate-forme mobile, monte-charge – afin de réaliser les arabesques prévues. Ainsi un plan qui se passe à l'hôtel Habana Libre : il débute sur une terrasse, la caméra prend, en *fish-eye*, un défilé de jeunes divas en maillots de bain, se faufile entre les gens et, arrivée à l'extrémité de la terrasse, grâce à un minuscule plateau à contrepoids, descend à la verticale à l'étage inférieur, défile devant des touristes, s'approche d'une piscine et y plonge en continuant de filmer. Plus tard, lors d'une manifestation d'étudiants, la caméra se faufile dans le chaos de la foule déchaînée, traverse flammes, fumées noires et jets d'eau, puis s'élève tout à coup et plane au-dessus des manifestants. Plus loin, elle replonge à nouveau dans les flammes pendant la scène où un paysan brûle la canne à sucre. Enfin quand les bombes américaines écrasent la Sierra Maestra, un combattant rebelle marche au milieu des explosions, des quantités de terre sont projetées en l'air et la caméra se trouve au cœur même de cet enfer.

5. Cité par Alexandre Tchirov, « Primenenie rutchoi camery dlia dinamitcheskoi compositsii misanstseny [l'utilisation de la caméra portative pour la composition dynamique de la mise en scène] », <http://www.urusievskiy.narod.ru/page 19.htm>.

6. Dans le film de V. Ferraz cité ci-dessus.

7. Vitali Goriaïev, « Prostranstvo Urusevskogo [l'espace d'Oroussevski] », *Iskoustvo kino*, n° 3, 1980, p. 84.

8. « Il était insurpassable dans les solutions tonales, toujours pleines de grâce et de finesse. Il utilisait pour cela la fumée et des tulles pour créer des zones de lumières séparées » (Mark Donskoï, « Neutomimiyi iskatel [le chercheur infatigable] », », *Iskoustvo kino*, n° 3, 1980, pp. 92-94).

Quand la caméra court avec les gens, [...] traverse avec eux la broussaille, alors c'est comme si elle devenait elle-même un personnage. Elle vit les mêmes sentiments que les personnages. Elle ne fixe pas seulement l'état des héros, elle subit cet état elle-même⁹.

Cette correspondance et ces notes marquent d'autre part l'engagement des cinéastes dans cette réalité cubaine en mouvement, fragile (les attentats se multiplient sans parler des interventions américaines et des catastrophes naturelles) et enthousiasmante. Les Soviétiques, qui arrivent d'un pays où la révolution s'est « refroidie », sont emballés par la dynamique sociale et politique, la personnalité de Fidel Castro, Che Guevara et tant d'autres révolutionnaires, par le combat contre l'illettrisme, la misère, l'alcoolisme et la corruption dont le nouveau régime hérite. L'incompréhension dont le film sera l'objet à sa sortie tant en URSS qu'à Cuba est une autre question en même temps qu'elle peut faire songer à une « répétition » : trente-cinq ans plus tôt Kalatazov voyait ses audaces formelles du *Sel de Svanétie* et du *Clou dans la chaussure* récusées avec des arguments qui seront repris à l'endroit de *Soy Cuba* (gratuité, formalisme, baroque, etc.)

Ouroussevski tourna ensuite deux films comme réalisateur, scénariste et opérateur (*Beg inokhodtsa* [*la Course du cheval*], 1968 et *Poï Pesniou, Poet...* [*Chante ta chanson, poète...*], 1971) avant de disparaître en 1974.



Sol Svanetii (*Sel de Svanétie*, 1929) à gauche et
Soy Cuba (*Je suis Cuba*, 1964) à droite.

9. Ouroussevski, « Prostranstvo ekrana [l'espace de l'écran] », *ibid.*, p. 110.

Lettres à Bella Friedman par Serguéï Ouroussevski

Notes sur l'établissement du texte

La traduction s'est efforcée de rester la plus fidèle au style du texte épistolaire original, parfois lacunaire, elliptique. On a parfois comblé ces lacunes, complété des mots abrégés : toutes ces interventions apparaissent entre crochets.

Les notes en bas de page ont emprunté à l'édition russe de cette correspondance réalisée par I. Bykova et I. Ouroussevskaïa, qui est la fille d'Ouroussevski, et s'y sont rajoutées les nôtres.

Le signe : <...>, signale des coupures dans les textes. Bon nombre figurent dans l'édition russe et on en a pratiqué d'autres dans le choix qu'on a fait pour ce dossier d'archives, qui font l'objet le plus souvent d'une note explicitant de quoi le passage retranché traitait.

La Havane, 16 octobre [19]61

Oui, Belka¹, LA HAVANE!

Je n'ai encore rien vu, sinon ce qu'on voit depuis le balcon d'un hôtel chic, au 19^e étage. Nous venons d'arriver et profitons de l'occasion pour envoyer une lettre avec des camarades de l'Ensemble [musical] de l'Armée rouge.

Le voyage était fatigant, mais incroyablement intéressant. Le soir du 14, on a quitté Amsterdam pour aller à Francfort et ensuite plus loin, mais en raison de problèmes techniques l'avion est retourné à Amsterdam. C'est là que nous avons passé la nuit...

Nous nous sommes retrouvés exactement à l'équateur et « tout est devenu complètement différent »². Les gens, le paysage, et le plus surprenant – l'air. Il fait chaud, mais l'importance n'est pas là ; la densité de l'air dans laquelle tu te trouves est si réelle qu'on pourrait grimper dessus, comme sur des marches, de plus en plus haut.

<...>

Je commence à y croire... <...>

On a été accueillis par Guevara³ et son remplaçant, Saúl qui, dès l'aéroport, a demandé si tu étais avec nous et a secoué la tête, regrettant que tu ne sois pas présente.

J'ai transmis des salutations de ta part.

1. Belka, diminutif de Bella, prénom de l'épouse de Serguéï Ouroussevski, Bella Mironovna Friedman.

2. Expression favorite de Kalatozov.

3. Alfredo Guevara (1932-2013), intellectuel cubain, proche de Castro dès les années 1940 où il militait alors au sein du PSP (parti socialiste populaire – communiste). Il participe au tournage d'*El Mégano* (1955) de Julio Garcia Espinosa et Tomas Gutiérrez Alea, « première expérience de cinéma néo-réaliste à Cuba ». Après le renversement de Batista en 1959 il dirige l'ACAIC, s'oppose à l'adoption des « canons » du réalisme socialiste et encourage une production qui compte plusieurs réalisations-phares dues à Humberto Solas, Santiago Alvarez, Toma Gutiérrez Alea, Manuel Octavio Gómez. Il est ensuite ambassadeur à l'Unesco puis directeur du Festival de La Havane. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : *Revolucion es lucidez* (2001), *Ese diamantino corazon de la verdad* (2002), *Tiempo de fundacion* (2003), *Y si fuera una huella?* (2008).

À l'aérodrome, on nous filmaït, et j'ai été particulièrement surpris par un opérateur en uniforme militaire, un barbu aux cheveux longs qui portait, à la place de la batterie électrique, un pistolet, et, au lieu d'un assistant, était accompagné d'un garçonnet, probablement son fils, qui s'agrippait à son pantalon.

<...>⁴

Evtouchenko est passé me voir. Je l'ai prié d'écrire notre adresse.

Cuba. Habana. Hotel «Habana Libre», n° 916

N'oublie pas d'envoyer un télégramme à Picasso...⁵ <...>

20 octobre [19]61

<...> On nous a accueillis ici avec une attention et des soins rares. Nous ne pourrions jamais leur rendre la pareille, même si on en avait très envie.

Je t'envoie des coupures de journaux parlant de notre conférence de presse d'hier. Ils ont sorti des «histoires», des «philosophies» et des «évolutions». La réponse à la question – pourquoi les deux derniers films⁶ sont si différents des précédents par leur style et leur tendance – était particulièrement difficile...

<...> Les journées sont très chargées. Dans la deuxième partie je m'endors (littéralement) sous les coups d'œil ironiques d'Evtouchenko. Il a tout de même, bien sûr, beaucoup de charme et de talent.

<...> Et maintenant, Belka, nous nous préparons pour un discours de Fidel. Selon ce qu'on dit, il va parler à 9 heures du soir au théâtre, à propos du plan de travail pour les quatre ans à venir. Très intéressant. On raconte sur lui des choses incroyables. C'est pourquoi je dois terminer maintenant, pour avoir le temps d'envoyer la lettre avant de partir... <...>

Note sur l'enveloppe : On revient à l'instant de la réunion. C'était incroyable. Toutes les paroles de cet homme sont en majuscules.

<...> Je t'envoie une troisième lettre.

Nous travaillons beaucoup. Bien sûr, écrire un scénario n'est possible qu'après avoir étudié le matériau de façon très minutieuse. C'est devenu clair, surtout maintenant que nous avons déjà fait connaissance avec certains de nos participants – héros de notre futur film.

Pour l'instant, rien n'est encore écrit. Et c'est même bien, car la «pachanga»⁷ s'éloigne de plus en plus, et au premier plan apparaissent : le courage, le sang, la lutte – ce qui, dans toutes les langues, s'appelle la révolution. Il me semble que tout le monde le comprend à présent.

On vit en bonne harmonie les uns avec les autres. Le travail nous épuise beaucoup. Kalatozov nous a tellement éreintés (le problème principal c'est que nous ne dormons pas assez), qu'il s'est éreinté lui-même, et dort à présent.

4. Évocation d'un marché de fruits à Curaçao (île des Caraïbes près du Venezuela) sur des barques.

5. À l'occasion de l'anniversaire de Picasso qu'Ourossévski avait rencontré à Cannes en 1958.

6. *Quand passent les cigognes* (1957) et *la Lettre inachevée* (1960).

7. Musique de danse, mélange de merengue et de conga due à Pachó Alonso.

<...> Pour ne rien oublier, chaque jour j'ai noté ce que nous faisons. Je t'envoie ces notes de façon à ce que tu puisses reconstituer le schéma, et c'est pour cette raison que je ne t'écris pas en détails...

<...> C'est sûr qu'on peut faire un film magnifique. (Même si n'importe quel matériau peut devenir un chef-d'œuvre.) Tout dépend d'Evtouchenko. Pour l'instant, il garde mystérieusement le silence, et le convoquer pour une discussion serait encore trop tôt. Notre rencontre d'aujourd'hui était intéressante. Et, semble-t-il, elle l'a beaucoup remué dans ses idées. Une seule chose est claire – ni le destin de la ballerine⁸, ni « pachanga » ne pourront s'incruster dans le scénario. Même si nous n'en avons pas encore parlé avec lui. Pour ce qui est de la forme, ce ne devrait pas être des nouvelles⁹.

Je n'ai encore rien tourné. Je ne sais si samedi je peux me libérer pour filmer. Je n'ai absolument pas de temps.

<...> Le traducteur nous retarde beaucoup. J'ai peur qu'à cause de lui nous ne brouillions tous nos plans. Nous ne pouvons toujours pas aller en province, et ce devrait être un voyage de deux semaines. Quand écrire le scénario ? Ensuite, il faudra le traduire et le donner à lire aux Cubains. Certainement, ce ne sera pas un scénario. Mais au moins un plan-libretto. Quelque chose doit forcément prendre forme pendant ce temps !...

<...> Nous sommes toujours entourés d'une adorable attention. Au cinéma de l'ICAIC¹⁰ sont diffusés deux films en même temps – *Quand passent les cigognes* et *la Lettre inachevée*. Il est écrit dans le journal que c'est une représentation spéciale, consacrée aux auteurs des deux films, venus à Cuba. Touchant, n'est-ce pas ?

20 octobre

Rencontre avec le rédacteur du journal *Hoy*, Carlos Rafael Rodriguez¹¹, qui occupe une place importante dans le gouvernement. Un homme noble, de bon goût.

Un vieil appartement au 24^e étage, un mobilier noir ancien. Un des murs porte une tête de bœuf en paille tissée (Mexique). Des tableaux sont posés par terre. Semi-abstraction. Sa femme ressemble beaucoup à Jacqueline¹². Il a occupé un poste de ministre sans portefeuille au cabinet de Batista¹³.

8. Allusion supposée à Milán Alonso (1921), danseuse et chorégraphe cubaine dont la compagnie de ballet devient, en 1959, le Ballet national de Cuba.

9. Nom que donne Oroussovski aux unités narratives que doit rédiger Evtouchenko. Finalement le film en comportera quatre.

10. La salle de la cinémathèque cubaine, qui pouvait accueillir 1 500 spectateurs.

11. Carlos Rafael Rodríguez (1913-1997), homme politique et économiste cubain, membre du PSP dans les années 1930 et rédacteur de *Noticias de Hoy*, organe du parti, en 1938. Il rencontra Castro en 1953 et rallia le Mouvement du 26 juillet en 1958 dans la Sierra Maestra. Responsable de l'Institut de la réforme agraire après la révolution, il a été vice-président du Conseil d'État et du conseil des Ministres de la République de Cuba. Il dirigea *Noticias de Hoy* de 1959 à 1962.

12. Jacqueline Roque, épouse de Pablo Picasso.

13. Rubén Fulgencio Batista (1901-1973), après avoir participé en 1934 au coup d'État militaire pro-américain, introduisit une constitution modelée sur celle des États-Unis en 1940 et se porta candidat au sein d'une coalition social-démocrate soutenue par le parti communiste. C'est dans cette circonstance que Rodriguez entra dans le cabinet de Batista lequel est battu aux élections de 1944 et revient au pouvoir par un coup d'État en 1952.

Barbe noire, lunettes d'écaille. Il nous a parlé de la révolution. Récemment, un attentat contre lui a été organisé sur une route pendant la nuit. Il en est sorti vivant par miracle. La voiture était criblée de balles. Les agresseurs tiraient à l'aveugle dans le noir. Fidel s'était immédiatement rendu sur place. Dans les buissons on a trouvé un blessé, qu'on n'a pas réussi à ramener à la vie. Ainsi toutes les ficelles du complot ont été perdues.

Quand nous sommes allés déjeuner à l'hôtel Riviera, il nous a dit qu'il ne nous proposait pas de venir dans sa voiture, car il n'est pas un bon compagnon de route.

Dans la journée, le correspondant des *Izvestia*, Léonid Kamynine, nous a amenés avec sa voiture dans un village de pêcheurs au sud de La Havane, où habite le vieil homme d'Hemingway. Ils ont servi de modèles pour *le Vieil Homme et la mer*.

À 9 heures du soir, nous sommes allés écouter le discours de Fidel. Notre voiture a été arrêtée à plusieurs reprises pour des contrôles d'identité.

Discours sur le premier plan quadriennal.

Nous avons été amenés derrière la scène et, depuis les coulisses, nous avons pu observer le colosse au visage pur, étonnamment jeune, au sourire timide et naïf. C'est ce qui m'a le plus impressionné. D'après les photographies et le film de Karmen¹⁴, nous connaissions le leader, le tribun populaire, mais je ne m'attendais pas à voir un jeune homme, presque adolescent, au sourire généreux et tendre. Il était comme ça lorsqu'il parlait du *plan!*

Tout cela s'est amplifié particulièrement quand, après avoir terminé le discours, il est descendu de la tribune et s'est rendu dans les coulisses – droit sur nous. On nous présenta. Il saisit tout, immédiatement. J'avais l'impression qu'il savait déjà quelque chose de nous. Il nous serra la main et demanda quel était l'endroit où nous logions. Il a dit qu'il fallait absolument qu'on se rencontre, qu'il était sûr qu'après avoir bien fait connaissance, on serait ami. Pendant la discussion, quelqu'un lui a mis une ceinture avec un pistolet ; il nous présenta Che Guevara et Dorticós¹⁵. Tout était touchant et comme en rêve. Le héros légendaire, le héros national cubain se tenait à côté de nous, entouré d'amis politiques, devant la salle qui chantait *l'Internationale*.

<...>¹⁶

Pendant le discours, Fidel tenait deux livres avec les chiffres de son plan. On dit qu'il n'utilise jamais d'aide-mémoire. C'est pourquoi sa parole, surtout au début, était un peu sèche. De toute évidence, ces livres le gênaient. Il les retournait dans tous les sens, les feuilletant au hasard, il lisait tantôt au début du livre, tantôt à la fin. C'était clair que pour lui, c'était inhabituel et pénible. Il

14. En 1961, Roman Karmen tourne *l'Île en flammes* sur la tentative d'invasion américaine de Cuba à la Baie des cochons.

15. Osvaldo Dorticós Torrado (1919-1983), juriste, membre du mouvement révolutionnaire castriste. Emprisonné sous Batista en 1958, il s'évade au Mexique et revient après la révolution où il devient ministre de la justice puis à la présidence de la république.

16. Visite d'un premier cabaret (chant et musique de Noirs), d'un second, d'un spectacle où tout le monde danse et chante à demi-nu. L'érotisme affiché choque Ouroussevski d'autant plus qu'il vient de rencontrer Castro et des gens animés par « la foi, la pureté, l'amitié, la passion... »

croisait ses jambes d'une manière étrange, se penchait sur la tribune. Et c'est seulement après en avoir terminé avec les livres qu'il s'est tout à coup libéré. Il s'est redressé et a commencé à jeter des mots dans la salle, des mots que l'auditoire lui renvoyait avec force. Tout le monde sursautait et applaudissait avec fureur. Et lui, ressemblait à un boxeur qui frappe, non pas avec son poing, mais avec tout le poids de son corps. Ainsi, Fidel, amortissant sur ses pieds, de tout son corps jetait des mots dans la salle.

Il évoqua la mort d'un soldat de l'armée populaire, tué par les Américains près de Guantanamo et appela chacun à participer à une collecte de fonds et à offrir au moins un centavo afin de construire une maison pour la veuve de ce soldat. Il disait que les navires américains tournent et tournent autour de Cuba, à tel point qu'ils en ont eux-mêmes la tête qui tourne... Et tout le monde riait.

Le présidium était assis sur plusieurs rangées et tous fumaient des cigares.

21 octobre, samedi

<...>¹⁷ La nuit, nous sommes allés visiter un village au sud de La Havane, pour participer à une fête de Noirs. Les Noirs dansaient accompagnés par deux tambours. Je crois que je commence à comprendre que les mouvements de corps qui me paraissent étranges viennent des Noirs.

<...>¹⁸

23 octobre [lundi]

On a regardé les actualités cubaines du temps de Machado¹⁹, Batista, Sierra Maestra²⁰. Très intéressant. Tout notre groupe devrait obligatoirement la voir.

Le soir, nous sommes allés à l'ICAIC, à une fête d'adieu aux techniciens cinématographiques tchèques qui projetaient de réorganiser les studios cubains.

À la télévision passe le discours de Castro qu'il a prononcé lors de la soirée de la jeunesse (komsomol). Quand il a été annoncé que la parole serait prise par le premier ministre Fidel Castro, tout le monde s'est mis debout et ce fut une immense ovation. Ensuite, ils ont chanté spontanément et avec ferveur une chanson qui m'est inconnue. Bras sur les épaules, les rangées de gens se balançaient au rythme de la chanson. Certains agitaient des petits drapeaux. Ensuite, Fidel a commencé à parler. Comme la première fois, il agrippait tout le temps les microphones pendant son discours et les tournait l'un après l'autre sans arrêt. Il a dit qu'il serait bref. (Tout le monde a hurlé.)

Il a parlé pendant quatre heures.

Étant donné que je ne connais pas la langue, je me suis mis au lit à la première heure du discours.

17. Discours à l'ambassade soviétique, discours « assommant » à la télévision.

18. Plage, course de chiens, cabaret.

19. Gerardo Machado y Morales (1871-1939), président de Cuba de 1925 à 1933 qui exerça une dictature sévère dans le pays. Démenti de sa fonction lors d'un soulèvement issu d'un mouvement de grève le 12 août 1933.

20. La plus importante chaîne de montagnes sur Vile de Cuba, elle longe la côte sud-ouest sur pratiquement 240 kilomètres. La base de l'armée révolutionnaire de libération y était établie.

24 octobre, mardi

On a à nouveau regardé une actualité. Elle était fabuleuse. Il faudra que tout le monde la regarde encore une fois. Seulement elle est très dure.

Le soir, Joris Ivens²¹ a amené deux de ses élèves, qui ont montré leurs aquarelles et celles de leurs camarades. Ornaments. Le monde animal et végétal.

Intéressant. Ils sont autodidactes.

La nuit, nous sommes allés dans un petit cabaret.

Une mulâtre d'environ 23 ans chantait incroyablement bien et avec tempérament. Charmante. Il faut l'essayer pour un rôle. Une très bonne actrice.

Il faisait complètement noir à nouveau. Il n'y avait que quelques orifices sur le plafond d'où jaillissait une lumière multicolore. Les acteurs étaient éclairés par deux ou trois spots. Rayons. Silhouettes.

26 octobre, jeudi

Dans le journal *Combate* a paru une discussion entre les participants de la révolution. Des majors, des capitaines et tout simplement des civils. Des gens qui ont fait la révolution. L'un d'entre eux était un participant de l'attaque armée contre le palais présidentiel de Batista²². Deux autres avaient pris part aux manifestations des étudiants, sous les balles de la police. Tout est très utile et intéressant²³. La « pachanga » se retire au dixième plan. Tout est enregistré au magnétophone.

Dans la journée nous avons regardé des films de Joris Ivens sur Cuba. Moyen. Inintéressant. Le soir, à l'hôtel a continué la discussion avec les deux étudiants révolutionnaires.

27 octobre, vendredi

Cet après-midi, nous avons discuté avec l'épouse du ministre de l'éducation Haydée Santamaria²⁴.

C'est une ancienne révolutionnaire. En 1953 déjà elle participait à la préparation de l'assaut de la caserne de Moncada, à Santiago de Cuba.

Elle fut arrêtée. Son fiancé et son frère, qui avaient participé au soulèvement, furent torturés devant elle. Les bourreaux étaient persuadés que pour abrégier leurs souffrances elle trahirait le chef du

21. En 1961 Ivens tourna à Cuba deux films documentaires, *Carnet de viaje* (*Carnet de voyage*) et *Pueblo en armas* (*Peuple en armes*).

22. Tentative de renverser le régime du 13 mars 1957.

23. Ces témoignages nourrissent les séquences de manifestations estudiantines sanglantes dans le film.

24. Haydée Santamaría Cuadrado (1923-1980), militante d'extrême-gauche, elle participe à l'attaque de la caserne de Moncada en 1953 emmenée par Fidel Castro, qui lui vaut d'être incarcérée une année. Elle est membre du Mouvement du 26 juillet et devient guerrillera et participe au soulèvement du 30 novembre 1956 à Santiago de Cuba. Après la révolution, elle crée la Casas de las Américas qui accueille les intellectuels étrangers sur l'île, puis fonde le parti communiste de Cuba. Son mari, Armando Enrique Hart Dávalos, proche du Che et de sensibilité trotskiste, a été ministre de la culture.

soulèvement. L'un et l'autre furent torturés à mort par la police. Sous ses yeux, le frère perdit un œil. Malgré les souffrances, il l'encourageait et la suppliait de ne pas leur donner Fidel, il disait qu'ils perdent leur temps à chercher le chef. Il disait que le chef c'était lui. Et qu'ils l'avaient sous leurs yeux.

Quand nous sommes allés à sa rencontre, je m'imaginai une vieille dame aux cheveux gris. Quel ne fut pas mon étonnement quand je vis une femme assez jeune, aux cheveux légèrement teints, vêtue d'une robe bleu vif avec des motifs jaunes et noirs.

Elle était très timide. Elle attribuait tout l'héroïsme aux autres et il était assez difficile de la persuader de parler d'elle.

C'était dur de l'écouter. Bien sûr, pour elle, c'était encore plus dur de parler et de se souvenir de tout cela. Pendant que Gavrikov traduisait, elle séchait ses larmes discrètement.

Elle a participé au soulèvement de Santiago de Cuba et faisait partie du détachement de Fidel Castro dans les montagnes de la Sierra Maestra.

Tu écouteras son récit. Il est enregistré sur une bande magnétique.

Le soir, nous sommes allés au congrès des médecins.

Fidel Castro donnait un discours.

C'est incroyable! Le problème des médecins à Cuba est critique. Beaucoup fuient en Amérique. C'est pour cela que Fidel voulait parler. Ouations. Chansons. Jaillissements de slogans scandés. *L'Internationale*. Tout cela précédait le discours. Pendant longtemps il n'a pu parler. Mais ensuite, c'était une parole enflammée.

La force! L'intellect! La volonté! La persuasion!

Il a dit que certains médecins fuyaient la révolution après leurs patients, qui avaient déjà fui...

Il a fini... «Patria o muerte!» [La patrie ou la mort!] Et la salle lui a répondu: «Venceremos!» («Nous vaincrons!»)

Il est impossible de raconter tout cela.

C'est la deuxième personne, parmi toutes celles que j'ai connues, qui suscite en moi, lorsque je la rencontre, une admiration involontaire pour l'ingéniosité de la nature, qui permet de telles créations. La première personne était Maïakovski.

28 octobre, samedi

Aujourd'hui, cela fait deux semaines que nous avons quitté Moscou.

Un quart du temps est passé (!).

On devait tourner, mais le temps était nuageux.

Pendant la journée, dans les environs de La Havane, nous sommes allés voir un village de pauvres. Je n'ai jamais rien vu de tel, même pas au cinéma. Quand j'ai traversé le village, je n'ai pas pu me défaire du sentiment que tout ça n'était pas réel, tellement tout était invraisemblable. Seule la puanteur des déchets obligeait à croire que ce n'était pas un décor irréel, fait d'innombrables niches pour chiens, qui sont amassées côte à côte, et dans lesquelles vivent des gens, principalement des Noirs. Dans quatre mois ce village sera rasé. Et les gens deviendront humains – ils déménageront dans de vrais immeubles.

La nuit tombait pendant que nous retournions en ville. Le long des quais se tenaient des gens qui regardaient la mer. Beaucoup d'entre eux jetaient des fleurs. On voyait des portraits de Cienfuegos²⁵. Aujourd'hui, c'est le jour de la mort du héros de la révolution, Camilo Cienfuegos, un homme au visage pur de saint. De nouvelles personnes continuaient à affluer, seules et en colonnes. Elles jetaient d'énormes couronnes de fleurs blanches dans la mer depuis un parapet de granit. Les garçons criaient : « C'est pour toi Camilo!.. » Une des couronnes avait la forme d'un grand cœur. Une démonstration spontanée et massive de respect et de tendresse pour cet homme barbu au chapeau à larges bords.

Près de notre hôtel était assis un *miliciano* [milicien] en service. À côté de lui, sur un pilon en fer, il avait accroché un portrait de Camilo à l'aide d'une corde et y avait ajouté deux fleurs blanches.

Des femmes aux cheveux gris se sont rendues au parapet et, de leurs mains faibles, en silence, ont jeté des fleurs dans la mer. Comme tu le sais, Belka, je suis un sentimental, et il m'a fallu beaucoup d'efforts pour me retenir... Parfois les hommes prenaient les fleurs des mains de certaines dames particulièrement vieilles, et ils les jetaient eux-mêmes pour que celles-ci puissent arriver jusqu'aux vagues. Nous en avons jeté aussi...

Kalatozov vient de m'appeler pour regarder la télévision. On parlait de moi, ils ont montré quelques photos de moments de travail et même la photo avec Picasso²⁶. D'où les sortent-ils? <...>

Avant, le plus grand panneau publicitaire illuminé était : « Commencez tous par Baccardi! ». Maintenant il y a, à sa place : « Patria o muerte! » et tout est traversé par : « Venceremos! »

29 octobre, dimanche

<...> Je note tout, pour constituer un « compte-rendu ».

<...>²⁷

30 octobre, lundi

<...>

Les écrivains, les compositeurs, les peintres ont organisé une réception en honneur de notre équipe, de Joris Ivens et de je ne sais qui encore.

Des discussions mondaines, et par-dessus tout sans connaître la langue, comme tu le sais, ce n'est pas ma tasse de thé.

Je suis parti dans le jardin.

25. Camilo Cienfuegos Gorriarán (1932-1959), un des dirigeants de la révolution cubaine. Mort lors d'un crash d'avion le 28 octobre 1959.

26. Photographie prise à Cannes après la projection de *Quand passent les cigognes* avec Picasso, Serguéï Ioutkévitche, Ouroussevski, Tania Samoïlova et Jean Cocteau.

27. Ouroussevski rapporte diverses expériences à l'aéroport – où les opposants à la révolution partent pour Miami ou envoient leurs enfants –, dans la rue où on leur crie « Dehors, les Russes! » ou au contraire leur serre la main en tant que « frères », une course de chevaux qui l'horripile (un cheval meurt victime d'une crise cardiaque), un show au Tropicano où des filles à demi-nues chantent « Nous sommes socialistes... »...

En soirée, après la projection des *Cigognes* à l'ICAIC ils ont organisé une discussion avec nous. Barbante, inintéressante, avec de l'« histoire » et de la « philosophie ».

Je ne savais où me mettre de honte.

De plus, sans le vouloir, j'ai engueulé un Noir pour la théorisation, même si personne ne m'avait rien demandé...

1^{er} novembre, mercredi

Cet après-midi, on rencontre le procureur. On parlera des actions de la contre-révolution.

S'il n'y avait pas les États-Unis, la contre-révolution n'aurait pratiquement pas de base à Cuba.

Au bureau, sur le mur, est affiché un portrait de sa femme.

Ce soir, nous avons une rencontre avec Ernesto Guevara (Che Guevara). C'est le ministre de l'industrie, un des principaux leaders de la Révolution cubaine, un médecin barbu, venant d'Argentine. Avec Fidel il a débarqué à bord du *Granma*²⁸.

Il a un visage incroyablement simple et noble.

Des portraits de sa fille et de Camilo Cienfuegos sont accrochés au mur.

Notre rencontre est enregistrée sur une bande magnétique.

Il a commandé un des fronts de Fidel.

2 novembre, jeudi

<...> Nous sommes allés à l'ambassade, chez Alexeïev²⁹, qui nous a parlé de la révolution. Le soir, nous avons visité deux peintres, Portocarrero et Milían³⁰, ils sont célibataires et vivent ensemble.

Quel fabuleux appartement, dans un hôtel esthétique.

Des personnes de talent. <...>

3 novembre, vendredi

<...> Nous sommes allés visiter la province de Pinar del Rio³¹. (C'est l'endroit dont il y avait une photographie dans le livre d'histoire.)

28. Nom du yacht à bord duquel un groupe de 82 rebelles cubains emmenés par Fidel Castro, partis du Mexique, débarquèrent le 2 décembre 1956 sur les côtes cubaines pour engager la lutte contre la dictature de Batista. Depuis 1975, le « Granma » est exposé au Musée de la Révolution à Havane.

29. Alexandre Alexeïev, ambassadeur d'URSS à Cuba de 1961 à 1968, vice-président de la Société de l'amitié russo-cubaine.

30. René Portocarero (1912-1985), important peintre et muraliste cubain qui participa en 1950-1951 à un ensemble de peintures murales avec Wifredo Lam, Martínez Pedro, Amelia Palaez, Carmelo Gonzales Iglesias, Jorge Rigol. Il participe au film *Soy Cuba* en dessinant les esquisses de costumes des personnages. Raúl Millían Pons (1914-1984), peintre cubain abstrait.

31. Pinar del Rio, province située à l'ouest de la république de Cuba.

Nous avons fait une halte dans un hôtel, aux environs de la ville de Pinar del Rio, déjà tard dans la nuit. Il faisait un noir absolu. Quel ne fut pas notre étonnement, quand, en nous réveillant au matin, nous avons vu par la fenêtre de notre chambre un tel paysage !

Les paysages là-bas sont évidemment formidables. Les environs de l'hôtel sont très intéressants, et ils le sont particulièrement sur la route qui mène à la mine, que, d'ailleurs, nous avons aussi visitée.

Près de l'hôtel (plus loin, en allant vers les palmiers) j'ai filmé 60 mètres sur de l'infra. Je l'ai fait très mal. C'est dur. Des sauts. Mais l'effet infra devrait être visible.

Ce qui a été filmé : Panoramique sur les palmiers (2 fois).

Une femme faisant la lessive.

Simplement des palmiers, sur fond de montagnes.

Des cavaliers passent.

Je parlais avec toi tout le long...

La beauté est indescriptible, mais sans toi elle m'est aussi utile « qu'un "Bonjour !" l'est à un chien... »³². Je dois tout voir avec toi ! Et tout d'un seul coup ! Sans repérages !

<...>

Nous sommes rentrés le 5 novembre. Un dimanche.

Le chemin du retour, longeant la mer, est plus intéressant. Au cas où l'on filmerait là, c'est cette route qu'il faudrait emprunter. C'est un terrain très accidenté. Des plantations de canne à sucre. Des palmiers et, au loin, des montagnes. Magnifique.

<...>³³

7 novembre, mardi

Au fait, quand nous avons regardé l'actualité, il y avait un passage moyennement bien réussi, mais dont le contenu était très intéressant. Il se trouve qu'après l'écrasement de l'intervention³⁴, Fidel Castro a eu une « discussion » incroyable avec les prisonniers (100-200 personnes). Cette « discussion » était diffusée par la télévision à travers tout le pays. Un petit bout de cette « discussion » a été utilisé pour le cinéma.

<...> Nous sommes allés voir le vieil homme d'Hemingway. Nous l'avons trouvé dans une buvette. Avec un chapeau de paille, il se tenait debout, discutant et fumant un cigare.

32. Diction russe.

33. 6 novembre : une soirée en l'honneur de la révolution d'Octobre à l'Institut des arts, musique, exclamations, discours d'Evtouchenko puis un spectacle dans un cabaret avec des chansons érotiques. « J'ai mon compte avec tous ces cabarets. Je ne sais pourquoi mais j'ai eu honte pour ceux qui participent et ceux qui regardent ».

34. Après avoir rompu les relations diplomatiques avec Cuba sous le gouvernement Eisenhower, les États-Unis, sous la présidence de Kennedy, bombardent, le 16 avril 1961, les aéroports cubains détruisant une grande partie de la flotte civile et militaire. Le lendemain 1 500 mercenaires recrutés par la CIA parmi des exilés cubains tentent d'envahir l'île et renverser le gouvernement en débarquant à la Baie des cochons, appuyés par une flottille de cargos et bâtiments de guerre pour établir une tête de pont. Après trois jours de combats, la milice et les troupes viennent à bout des mercenaires qui n'ont trouvé aucun appui dans la population locale.

Ce que l'on remarque immédiatement ce sont les mains. Ces mains ont beaucoup travaillé durant toute sa vie. Cela se voit. Elles sont endolories. Ce sont les mains d'un travailleur. Les articulations sont pleines de nœuds et la peau est fripée. Le vieillard nous a accompagnés à son domicile. Un mur porte un énorme « iconostase » avec le Christ, devant lequel sont installées des figurines de pêcheurs en barque. À côté, sur le mur est accroché le portrait de Camilo Cienfuegos.

L'homme nous raconta qu'il avait rencontré maintes fois Hemingway, qu'ils avaient bu ensemble, mais qu'Hemingway n'était jamais venu chez lui.

Avant même le récit du vieillard j'avais compris que, dans le meilleur des cas, le vieux avait servi d'impulsion à l'imagination de l'artiste.

Aussi n'ai-je nullement blâmé Evtouchenko pour ses « mensonges » quand il disait que sur le mur du vieil homme étaient accrochés le Christ, Castro et Khrouchtchev³⁵. Au contraire et justement pour ces « mensonges » je le respecte encore plus.

En soirée, nous sommes allés à l'ambassade pour une réception (le 7 novembre). J'ai choisi la chemise la plus correcte, avec le col le mieux amidonné. Je me suis rasé au dernier moment, pour que rien n'ait le temps de pousser. J'ai longuement ciré mes chaussures. À la réception, tout le monde était guindé, en costume sombre, les dames étaient très dénudées. Tous souriaient les uns aux autres avec un air « sympathique ». Les serveurs proposaient des cocktails avec de la glace. Soudain tout s'est brouillé.

D'une démarche nonchalante, un barbu fit son entrée, légèrement balançant, avec un uniforme qui ressemblait un peu à des vêtements de travail, il arborait un pistolet sur le côté. Il *souriait timidement*, Belka, je te promets que ce génie est timide.

Il portait des épaulettes de major. On dit qu'il a supprimé tous les colonels etc., disant que ce n'est pas pour les grades qu'il faut servir la révolution.

Nous nous sommes longuement baladés parmi le public et les palmiers de la résidence, mais il était toujours facile de comprendre où se trouvait Castro. Comme un aimant, il attirait les gens vers lui (même les plus guindés).

Nous avons fait connaissance avec le ministre de l'Éducation. Un jeune homme. Nous l'avions vu dans les chroniques des temps de la tyrannie. Quand les policiers l'emmenaient hors de la salle du tribunal, alors qu'il était aux arrêts, le jeune homme s'est retourné et crié que le jugement ne pouvait avoir lieu, car le coupable principal, Batista, était absent du banc des accusés.

Nous avons rencontré Ernesto Guevara et avons fait connaissance avec le ministre des affaires étrangères, Raúl Roa³⁶. C'est un homme d'un certain âge. Il a une des meilleures collections d'art au monde.

35. « Et pour ne pas confondre les siècles / Et pour que je ne le regrette plus tard, / Au mur, sont accrochés chez le vieillard, / Khrouchtchev, Castro et le Christ! » (Evgueni Evtouchenko, *Nejnost*, « Kheminguevskii geroï (Le héros d'Hemingway) », Moscou, 1962, p. 127).

36. Raúl Roa García (1907-1982), intellectuel et révolutionnaire cubain depuis 1927, professeur d'université dans les années 1940-1950, ministre des Affaires étrangères de 1959 à 1976. Auteur d'un essai sur Jose Martí (*Ensayo sobre José Martí*).

On nous a accompagnés vers Fidel et Dorticós, qui étaient assis, attablés dans le jardin. Ils se sont levés, et nous ont serré la main. Il y a eu une brève discussion sur notre départ, en vue d'aller visiter le pays. Et Castro a particulièrement insisté sur le fait que nous devrions monter sur des mulets dans les montagnes Sierra Maestra.

C'était très sympathique et bienveillant de sa part.

Quand nous nous sommes écartés et que les futilités de toutes sortes ont repris, je me suis éloigné des bêtises journalistiques pour observer Castro.

Il parlait avec quelques étrangers en nœuds « papillons », il est très énergique et réagit rapidement à tout. Il est incroyablement vif et beau comme un dieu.

Tu tomberas amoureuse de lui, tout comme moi. J'en suis certain...

<...>³⁷

12 novembre, dimanche

<...>³⁸

Nous avons principalement parlé d'un autre extraordinaire révolutionnaire. Franc País³⁹, qui est beaucoup aimé, et dont nous avons déjà brièvement entendu parler par Santa Maria.

Il est mort quand il n'avait que 23 ans.

Tout ce qu'elle a raconté sur lui est enregistré sur une bande magnétique. Tu l'écouteras.

Il était musicien. Il jouait du piano et de *l'orgue*.

J'espère vraiment que le type de cet homme, poète remarquable, occupera une des places centrales de notre film.

Nous avons visité le lieu de sa mort. Des ruelles étroites, où les voitures se croisent avec difficulté, et où les trottoirs ne sont assez larges que pour une personne. C'est comme une vieille ville hispanique (ainsi que je me l'imagine).

Une vieille dame nous a raconté les détails du meurtre dont elle fut témoin. Elle vit dans la maison en face. Comme on le sait du récit fait par l'épouse de Raúl Castro, il a été trahi par une contre-révolutionnaire qui avait averti la police après l'avoir vu rentrer dans la maison d'en face. Immédiatement, tout a été encerclé par la police. Lui-même [Franc País] et le propriétaire de la maison ont été saisis et jetés dans la voiture. Deux pâtés de maisons plus loin, ils les ont sortis de la voiture et ont commencé l'« interrogatoire ». Tous ceux qui apparaissaient dans les fenêtres ou sur les balcons étaient « repoussés » à l'intérieur par des rafales de mitraillettes.

37. 8 novembre : visite d'une fabrique de cigares, visite à un compositeur. 9 novembre : préparation à un « tour du pays », essais de caméra dans la chambre. 10 et 11 novembre : tour du pays de 1 000 km jusqu'à Santiago de Cuba.

38. Chez Raúl Castro. Conversation avec son épouse Espín Guillois de Castro (1930-2007), militante anti-Batista ayant participé au soulèvement de Santiago de Cuba le 20 novembre 1956.

39. Frank Isaac País García (1934-1957), révolutionnaire cubain, un des leaders du mouvement révolutionnaire du 26 juillet. Le 30 novembre 1956, il était à la tête du soulèvement de Santiago de Cuba. Il fut tué par la police le 30 juillet 1957.

Cette petite dame a par hasard entendu l'« interrogatoire » pendant lequel les policiers ont exigé que les noms des complices soient dévoilés. Elle était assise près de la fenêtre ouverte, derrière les stores baissés. Le cadre de la fenêtre s'ouvrait vers l'intérieur, et les policiers ne l'ont pas remarquée. « Ce garçon tenait bon, comme un vrai homme ». Toute la scène était accompagnée de terribles jurons, de cris et n'a duré que peu de temps, ils ont battu le jeune homme et, finalement, l'ont abattu de plusieurs balles dans la nuque. Deux petites croix au crayon indiquent les impacts de balles sur le mur.

Deux cœurs sculptés ornent ce mur. Une phrase est écrite à la peinture. Un étendard frappé de la date du 26 juin⁴⁰ est soigneusement cloué. Un tableau mémorial avec des paroles de Frank Pais dit : « S'il ne restait qu'un seul révolutionnaire à Cuba, ce révolutionnaire ce serait moi... »

Nous avons visité l'ancienne caserne de Moncada. Maintenant c'est une école et tout est différent. Avant, cette caserne était entourée d'un mur de pierre qui dépassait la taille humaine. Après la révolution Fidel en personne s'est mis aux commandes d'un bulldozer et a rasé ce mur détesté.

Fleurs, jardins, piscine. Et toujours pas de « pachanga »... <...>

J'ai oublié de t'écrire que sur la route nous avons croisé plusieurs fois un panneau gigantesque représentant le visage de Fidel Castro accompagné d'un slogan en lettres énormes : « No digas Fidel, ayudelo! » (Quelque chose comme ça.) « Ne dis pas : Fidel, mais aide-le! »

C'est une réponse à l'acclamation : « Fidel, Fidel!.. ». « Ne crie pas "Fidel! Fidel!" – au lieu de cela, aide-le ». C'est bien, tu ne trouves pas ?

À Santiago, il est écrit sur une palissade : « Nous manquerons peut-être de nourriture, mais nous ne manquerons jamais d'indépendance! »

En soirée, nous sommes allés voir les bidonvilles de Santiago de Cuba, dont Evtouchenko nous avait tellement parlé. À part quelques tas d'ordures et de ferraille, ce terrain vague ne présente plus aucun signe de vie, même ancienne. Non loin se trouve un grand quartier de nouveaux cottages d'un étage.

Il faudrait demander qu'ils laissent au moins les bidonvilles de La Havane, comme décor [pour le film].

13 novembre, lundi

Nous sommes en route pour la Sierra Maestra. Le soir, nous sommes arrivés au pied de la montagne, où a été établi un complexe de magnifiques bâtiments. Il y a là une école-internat pour 500 élèves (les enfants vivent sur place).

Ce complexe est construit par des militaires dirigés par le commandant Armando Acosta. Il a déjà rasé sa barbe, c'est pourquoi Ernesto Guevara n'a pas manqué de le traiter (en plaisantant) de traître.

Dans un an et demi, la construction de ce complexe sera achevée, et il pourra accueillir 20 000 personnes. Nous avons demandé plusieurs fois de répéter d'abord la date, puis le nombre de personnes – pensant les avoir mal saisis. Mais le commandant nous a expliqué calmement, sans comprendre notre étonnement, qu'en deux ans ils n'auraient peut-être pas fini, mais en deux ans et demi – certainement, oui.

40. « Le mouvement du 26 juin », organisation révolutionnaire créée par Castro après l'assaut de la caserne de Moncada du 26 juin 1953.

On nous a installés dans un dortoir commun pour enfants (prévu pour je ne sais combien de personnes). Le soir, nous avons marché le long du « corridor » entre les enfants, qui dorment sur des lits à deux étages. C'était incroyablement touchant, de voir comment ces petits corps, pour la plupart noirs, étendus à bras ouverts, dormaient sur des draps blancs. On les habille tous de la même façon – maillots blancs, culottes gris clair et bottines noires.

Il n'y a pas de vitres aux fenêtres. Des stores.

Très beau.

Nous avons appris de la discussion avec le commandant que l'épouse de Raúl était aux transmissions auprès de Fidel. Et ensemble avec Santa Maria, elles ont livré des armes au camp, en les cachant sous leurs jupes. Elle ne nous avait rien dit de cela.

14 novembre, mardi

<...>

Peut-être qu'Evtouchenko ira demain à La Havane en avion pour établir le plan du scénario, tandis que moi et Kalatozov continuerons notre parcours, qu'Evtouchenko connaît déjà. Nous avons vu le principal, et ce qui est le plus important, nous avons fait connaissance avec les gens. Maintenant leurs récits rapportent des faits que nous connaissons déjà.

Nous avons discuté avec le commandant, à présent c'est un constructeur de cité scolaire, mais dans le passé il était le bras droit d'Ernesto Guevara dans les montagnes de la Sierra Maestra.

Curieux que précisément à l'endroit où maintenant se trouve l'école se sont déroulés autrefois de violents combats avec les soldats de Batista. Il nous a tout raconté en détail, nous montrant le paysage qui ne rappelle en rien le bain de sang.

L'après-midi, nous sommes allés dans les montagnes. Nous avons discuté avec les paysans. Les endroits sont plus ou moins intéressants, tandis que les discussions ne le sont simplement pas. Tard dans la soirée, nous avons atteint un lieu appelé Manzanillo. C'est là que nous avons passé la nuit, près de l'endroit du débarquement de Fidel. Je suis très fatigué. Je dors. Bonne nuit, ma chérie.

15 novembre, mercredi

Maintenant, je commence à culpabiliser un petit peu de ne pas être monté plus haut sur la Sierra Maestra. On nous dit que plus en hauteur se situait un très beau et intéressant village. Et qu'on pouvait le rejoindre en Willys⁴¹.

Mais K[alatozov] était catégoriquement contre, et, ne connaissant rien de ce village, je n'ai pas insisté. D'autant plus que je croyais que nous n'étions pas en repérages de décors naturels. On ne sait pas encore ce qui nous sera utile. Mais à présent, ayant pesé le « pour » et le « contre », j'ai compris qu'après avoir fait un si long et difficile chemin nous aurions dû visiter ce village. Dommage qu'on ne nous ait pas avertis avant qu'il était intéressant. Et que dira-t-on à Fidel ? Il avait insisté pour les mulets.

41. Modèle de Jeep.

Belka, nous avons vu l'endroit du débarquement.

Et encore une fois, c'est quelque chose d'incroyable !

Tout ce qui est lié à cet homme n'est pas compréhensible pour un simple mortel.

Des broussailles denses descendent directement dans la mer. Il est impossible même d'imaginer comment quelqu'un a pu les traverser. Et si l'on ajoute à cela que ces broussailles poussent dans la boue des marécages, il n'est alors pas imaginable qu'un homme ait pu y parcourir même cinq mètres. Et pourtant, le marais s'étend à l'infini. Ensuite, jusqu'à la Sierra Maestra, c'est la plaine, sur 30 kilomètres, jusqu'aux montagnes. Impossible d'imaginer.

Tout cela s'est passé sous un feu incessant.

Je ne comprends pas comment même 12 personnes sur 82 sont restées vivantes.

Sur le lieu du débarquement est accrochée une simple planche en bois avec les mots suivants : « Ici est née la liberté de Cuba ».

À côté se tient un garçon de 16-18 ans, armé d'une mitraillette.

Sur la terre ferme gît, sous la garde des soldats, la *Granma* elle-même. Une petite vedette ordinaire, blanche, fermée et pas du tout romantique. Parmi les hommes de Fidel, il n'y avait pas un seul marin. Aucun d'eux ne savait y faire ni avec le bateau, ni avec la mer. En plus pendant une tempête...

Evtouchenko est parti en avion.

Nous sommes rentrés de Santiago tard dans la soirée. On nous a logés au deuxième étage, dans un excellent pavillon d'hôtel, (il y avait deux étages en tout.) Il y a plusieurs maisons de ce genre. J'ai entrevu une piscine et quelques autres constructions modernistes.

Après le souper, nous sommes allés regarder ces constructions, il se trouve que c'est un motel – un hôtel pour les voyageurs motorisés. Eloigné de la ville. Sur une montagne. Le relief est parfaitement utilisé. La piscine est de forme irrégulière. Très beau. Avec un bar.

16 novembre, jeudi

Nous avons attendu Raúl toute la journée.

Nous nous sommes finalement mis d'accord pour un rendez-vous en fin de soirée.

Nous avons visité la ville. Elle est très intéressante, mais plus à l'œil qu'avec le Leica. Je n'ai presque rien photographié. Et en général, je ne sais pourquoi, je photographie très peu.

Pile à l'heure convenue, à 10 heures et 30 minutes du soir, est arrivée une voiture, conduite par un chauffeur mulâtre en uniforme militaire portant une barbe énorme.

Raúl n'était pas encore rentré.

Nous avons à nouveau été chaleureusement accueillis par son épouse. À notre demande, elle nous a raconté ce qu'elle savait du deuxième front, qui porte le nom de Frank País...

Je dois t'avouer que j'étais vivement contre cette rencontre, car je comprends que l'homme soit terriblement occupé et qu'il a d'autres choses plus importantes à faire que de nous voir... <...>

À minuit passé, la porte s'est ouverte et le ministre des affaires militaires de Cuba a fait son apparition dans la chambre. Le deuxième homme de la république, Raúl Castro.

Là, c'était vraiment surprenant. Nous l'avions vu à l'écran commander le front de la Sierra Maestra. Il était barbu, avec une chevelure énorme attachée, à la manière d'une queue de cheval. C'est peut-être pour cette raison qu'il paraissait beaucoup plus âgé et imposant. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque dans la chambre est entré un garçonnet en léger uniforme (comme chez tout le monde ici) à même le corps.

Il a 29 ans, mais il fait beaucoup plus jeune.

Tu sais qu'il ne me plaisait pas sur les photos.

Mais en vrai, il n'a rien de tout cela.

Un rire charmant, l'humour, une voix basse, forte, légèrement de poitrine.

Il est très bien bâti.

Après le mariage il a rasé sa barbe et s'est coupé les cheveux.

Sa coupe est plus courte que la mienne... (et toi tu me grandes). <...>

Il a juste laissé une petite moustache qu'il tripotait sans arrêt. J'ai insisté pour partir le plus vite possible. Car le lendemain, une autre journée de travail l'attendait. Mais c'est lui qui ne nous laissait plus partir. Il nous a montré les poissons qu'il avait attrapés avec sa femme (je ne comprenais pas s'il plaisait ou pas. Finalement j'ai appris que c'était vrai : elle en avait pris un, lui – trois.)

Il nous a montré sa canne à moulinet, son fusil de chasse à deux canons. Et des discussions sur la chasse, la pêche et sa fille ont alterné avec les discussions sur la situation en Amérique latine, les Américains et autres.

C'est véritablement une personne faite d'un seul bloc, qui vit de tout ce qui l'entoure. Il a demandé comment était née la décision de filmer « les visions » lors de la mort de Boris⁴². Et n'arrivait pas à se satisfaire des explications de K[alatozov], en insistant sur l'origine même de la décision. J'ai vraiment apprécié cela. Enfin, nous nous sommes dit au revoir et sommes partis, en nous mettant d'accord que quand le plan serait prêt, on le lui présenterait et, comme il l'a assuré, il nous consacra alors quelques heures.

Je ne sais pas comment ça sera. Mais maintenant je comprends que cette visite était *une partie de plaisir*⁴³ [sic].

Mais je ne regrette pas.

Extrêmement intéressant.

C'est à nous qu'il faudrait d'une telle jeunesse (pour de vrai). Si nous l'avions, tous les Sourine⁴⁴ seraient tombés depuis longtemps.

42. Dans la scène de la mort de Boris de *Quand passent les cigognes*, le soldat, frappé par une balle dans un bois de bouleaux, tourne en s'accrochant à un tronc et la caméra adopte son point de vue montrant le ciel, les nuages et les arbres en contre-plongée verticale tandis qu'en surimpression se mêlent des images où il gravit un escalier en colimaçon jusqu'à sa fiancée, puis une scène au ralenti de leur mariage qui n'aura pas lieu, avant qu'il ne s'abatte brutalement dans la boue en un plan combinant un travelling arrière et un zoom avant. On a rapproché cette scène de celle de *Guerre et Paix* de Tolstoï où le prince André, à Austerlitz, est abattu et considère longuement le ciel et les nuages mais pour atteindre à une indifférence au monde.

43. En français dans le texte.

44. Vladimir Sourine (1906-1992), directeur général de « Mosfilm » de 1959 à 1971.

17 novembre, vendredi

Une route difficile jusqu'à la ville de Baraco⁴⁵ nous attend. Jusqu'à Guantanamo il y a 120 kilomètres sur une bonne route, en Cadillac, puis, autour de 200 en Jeep, sur une très mauvaise route. La voiture est tombée en panne, nous attendons et ne pouvons aller nulle part.

La voiture vient d'être réparée, cependant, il est déjà 8 heures du soir.

Nous avons fixé le départ pour demain à 6 heures. Et c'est aussi demain que nous prévoyons de revenir.

Aujourd'hui, c'est déjà le 21 novembre. Ce voyage a été tellement fascinant que j'en ai oublié de prendre des notes. Je vais essayer de reconstituer tout ce qui c'est passé, jour par jour, pour ne pas interrompre mon « compte rendu » détaillé.

C'était évident que nous n'arriverions pas à rentrer pour le 18. Pour cette raison nous avons passé la nuit à Baracoa. La route courait à travers les montagnes, elle était très mauvaise et épuisante. Nous sommes arrivés après 7 heures de route.

Le voyage a été passionnant. Tout d'abord, j'ai enfin découvert les cactus. Énormes. On pourrait les filmer de façon très intéressante. Il faudra juste enlever les broussailles qui les séparent. J'ai même fait deux plans sur de l'« infra ».

C'est dommage que nous n'ayons pas eu beaucoup de chance avec les « acteurs ». Mais une deuxième prise était impossible, je n'avais que très peu d'« infra » (moins que ce qui était écrit sur la boîte).

Cet endroit se trouve à peu près à 1 h 30 de Guantanamo, après Tortugilia. À gauche de la route. Il y a d'abord une colline avec des cactus, puis un village sans nom.

Il se trouve que Baracoa est une vieille bourgade (à bas l'ignorance⁴⁶) célèbre grâce à Christophe Colomb qui, après trois mois de navigation, est tombé sur la côte de Cuba (pensant qu'il s'agissait de l'Inde). C'était justement un village d'Indiens de Baracoa. Le terrain est fortement accidenté, sur un fond de montagnes qui ne sont pas si hautes. Tout est couvert de palmiers. Je n'ai jamais rien vu de tel nulle part. Même à Cuba, cet endroit ressort par sa singularité. C'est un paysage incroyablement exotique que l'on ne peut voir que dans des livres pour adolescents, sur des gravures avec des Indiens.

Et moi qui pensais que ce n'étaient que de pures inventions de dessinateurs.

Le vieux Christophe a dit qu'il n'avait jamais vu d'aussi beaux paysages. (« Les yeux humains n'ont jamais vu de terre plus belle... ») Que me reste-t-il à ajouter à de telles paroles !... À même la rive et, pendant la marée haute, dans l'eau, se tiennent de misérables cabanes sur pilotis. Des enfants nus, des Noirs et des Blancs. Je pense qu'en 1492 Christophe a vu la même chose. Seulement, la révolution commence à changer le mode de vie de ces gens.

Nous nous sommes installés à l'hôtel. Je t'envoie une photographie. Son nom est : « Regarde la mer » ou quelque chose dans ce genre. La gérante est russe. Il y a 20 ans de cela elle est venue de Russie avec son époux. Sa tête est toute en papillotes. Elle est vêtue d'une sorte de robe de chambre avec un

45. Baracoa, ville pittoresque, sur la côte nord de la province de Guantanamo.

46. Allusion à un slogan soviétique qui, en russe, vise plutôt l'illettrisme que l'ignorance.

tel décolleté qu'en nous voyant elle a dû rapidement y fourrer une serviette qu'elle a ensuite été obligée de tenir toute la soirée pour que le tissu ne glisse pas plus bas.

Fidel et Raúl ont eux aussi logé ici. C'est curieux, lorsque Fidel est venu, quelqu'un a téléphoné à la gérante depuis Miami pour demander si Fidel était bien là. (La radio de toute évidence.)

19 novembre, dimanche

Au matin, elle refusait catégoriquement de prendre l'argent pour la nuit. Elle ne l'a pas pris.

Nous avons filmé la pauvreté. Pendant un bon bout de temps nous ne sommes pas parvenus à diriger les gens, malgré l'aide de deux Cubains. Finalement, nous n'avons pas réussi.

À présent il est absolument évident pour tout le monde (pour Kalatozov et pour moi, même si, comme tu t'en souviens, j'étais contre) qu'il nous faut nos deux assistants (aussi ceux des opérateurs). Nous n'avons pas réussi à filmer, même si l'appareil tournait. Tu verras à l'écran. Mais l'objet est absolument fabuleux. En plus, travailler sans connaissance de la langue n'est simplement pas possible. (Cela concerne particulièrement la mise en scène.) <...>⁴⁷

20 novembre, lundi

À 6 heures du matin nous sommes partis pour le nord de File, en passant par la ville d'Holguin, pour visiter l'usine de nickel et la Central⁴⁸. Rien d'intéressant dans les deux. Mais les paysages d'Holguin jusqu'à Mayari et Niquero sont très captivants. Un terrain fortement accidenté. De la canne à sucre. Des palmiers. Des montagnes. C'était particulièrement intéressant dans la région de Mayari.

Nous avons traversé un chemin de fer. Une locomotive à vapeur passait, elle était probablement encore fabriquée par Stevenson. Très curieux, et intéressant. Elle tirait un seul wagon avec des passagers. Si cela peut être possible, il faudrait le prendre dans le film.

<...> Nous avons passé la nuit à Holguin.

21 novembre, mardi

Toute la journée, nous avons cheminé vers Trinidad.

La route était inintéressante. Mais la ville est merveilleuse. Ancienne. Les maisons sont d'un ou deux étages. Une ville très hispanique, comme je me l'imagine. Toutes les fenêtres et les portes sont recouvertes par de très belles grilles peintes en blanc. À travers les grilles on voit des enfilades de chambres et des gens installés dans des fauteuils. Sur les rebords des fenêtres sont assises des jeunes filles. Les vieilles femmes tricotent. Très curieux. Sur la chaussée, à côté de la Cadillac, chevauche un cavalier, il a de grands éperons, un large chapeau et un lasso sur le côté.

Nous avons passé la nuit dans un hôtel somptueux, construit il y a peu de cela sur une colline.

Mais l'acoustique y est comme à Mosfilm.

47. Ouroussevski raconte ensuite longuement un spectacle de combat de coqs rencontré sur le chemin du retour qui le dégoûte.

48. Usine sucrière.

22 novembre, mercredi

En matinée, nous avons photographié la ville avec le Leica, puis nous avons pris la route du retour pour La Havane, En chemin nous sommes passés près de l'endroit du débarquement des mercenaires – Playa Giron, Non loin du débarquement nous avons vu un élevage de crocodiles. Dans une grande piscine-marais (il y en a plusieurs) se trouve une quantité énorme de monstres de toutes tailles absolument répugnants. Comme s'ils étaient morts, ils se chauffent au soleil, et ne prêtent aucune attention aux visiteurs, donc à nous.

Toute la route est tout à fait inintéressante.

Et, enfin, La Havane.

Je suis terriblement content. Enfin j'entendrai ta voix. J'ai immédiatement écrit un télégramme.

23 novembre, jeudi

Evtouchenko a écrit 40 pages à la machine. Et s'il n'y avait pas eu cet épisode, dont je me souviens, où il a réécrit sa proposition dans l'« antichambre »⁴⁹, j'aurais pu tomber dans le désespoir.

Rien d'intéressant.

Sans profondeur. Stéréotypé. Et même vulgaire.

Nous lui avons tout dit. Et il n'a pas contesté. Cela rassure agréablement.

En général, je continue à l'apprécier.

Je commence enfin à respirer un peu plus librement.

Le fait de savoir que les principales « activités culturelles » sont derrière et qu'il est dorénavant possible d'aller tout simplement se promener en ville me ravit beaucoup.

Mais Kalatozov ne sais pas comment s'occuper. Il n'arrive pas à aller et savourer simplement ce qu'il voit, il lui faut toujours une histoire, ou un spectacle, ou un magasin, ou encore je ne sais quelle « activité ».

24 novembre, vendredi

<...> Je voudrais filmer un petit peu par ici, mais le principal (j'en rêve) ce serait de pouvoir se balader seul en ville et photographier un peu pour toi avec le Leica. C'est terrible, je suis fatigué de tous ces rendez-vous, ces shows, etc., tout cela n'est pas vivant...

L'année de la suppression de l'illettrisme s'achève.

Dans un village, au bord de la route, nous avons vu ce slogan : « Il n'est pas honteux d'être illettré en 1961, mais en 1962 c'est une infamie ! »

49. Salle de réception du directeur de Mosfilm.

25 novembre [19]61

<...> Maintenant il est absolument clair que nous allons nous attarder ici.

J'insiste beaucoup pour ne pas devoir rester ici après le Nouvel An.

En fait, je suis même persuadé qu'il n'y a aucune nécessité à cela.

Premièrement, nous avons parcouru tout le pays, et n'avons trouvé de scénario tout fait sur aucune des côtes. Nous avons même grimpé dans les montagnes...

Il est clair qu'il faut l'écrire.

Mais... j'ai l'impression, que nous avons collecté une telle quantité de matériel, que l'écriture du scénario ne pourrait prendre que quelques semaines... Pour cette raison il m'apparaît que si l'on prolonge notre présence d'un mois encore, il y aura non seulement une ébauche de scénario, mais un scénario concerté et validé...

<...> À en juger par la lecture de ces 40 pages, c'est le contraire absolu qui se passe : l'abondance de matériel pèse sur le cerveau, la structure, le plan et la composition de l'opus. C'est un chaos complet.

Il n'y a encore jamais eu de miracles où des scénarios se font en un mois. Et ce n'est pas nécessaire.

À Moscou aussi on nous avait dit, avant notre départ, de ne pas nous attarder sur place, mais de rentrer en amenant avec nous un co-auteur cubain. À Moscou on pourra se consulter et faire quelque chose calmement. Ici, nous devons juste nous mettre d'accord sur le plan du scénario.

Même une brève visite de Simonov⁵⁰ ne me semble pas être indispensable. Comme disait Maïakovski, je n'ai pas vécu suffisamment pour décrire tout en détails, mais assez longtemps pour raconter le principal. (Quelque chose dans ce genre.) C'est par rapport au fait que Simonov ne pourra étudier le matériel en un délai aussi court. En ce qui concerne l'aide à la composition générale, et aux directions politiques et poétiques, il pourra la fournir à Moscou même. C'est ce qu'il me semble...

Bref, j'ai terriblement peur de me retrouver coincé ici jusqu'à la mi-janvier.

Evtouchenko est toujours aussi talentueux, blanc-bec, charmant, égoïste et gentil. Si seulement, il pouvait une fois se voir de côté, étant intelligent, il changerait beaucoup de choses en lui, et cela serait profitable. Hélas, sa trop grande fatuité ne lui permettra jamais de le faire, et il restera dans l'histoire comme un « café à la carotte »⁵¹ de plus.

Je t'envoie une coupure de journal consacrée aux 80 ans de Picasso. Sur la dernière photographie il est écrit que Picasso dit depuis le balcon : « Au revoir, à la prochaine, quand j'aurai 100 ans ».

Eh bien ! Je le crois. Tout est possible pour cet homme.

Dans un autre journal est publié le récit d'une ballerine cubaine célèbre⁵² qui était présente à la fête.

Les festivités ont commencé la veille au soir, quand les habitants de la ville, liée à Picasso (je crois que c'est Vallauris), paysans et artisans, sont sortis dans la rue et ont chanté jusqu'au matin...

50. Konstantin Simonov (1915-1979), fameux écrivain, poète, auteur théâtral et journaliste de guerre (*les Jours et les nuits de Stalingrad, récit d'un témoin*, 1945 ; *Maïdanek, un camp d'extermination*, 1948), devait collaborer au scénario. Son poème « Attends-moi » (1941) forme un des sous-textes des rapports entre Veronika et Boris dans *Quand passent les cigognes*. Il a œuvré plus tard à l'adaptation des *Vivants et les morts* (réalisé par Alexandre Stolper en 1963).

51. Expression de Maïakovski.

52. Alicia Alonso (voir supra).

Le gouvernement cubain lui a demandé de concevoir une colombe pour le mémorial, qui sera élevé à la place de l'aigle abattu par le peuple. Quelque chose de ce style est érigé sur la place située près de la mer. Mais l'aigle n'est plus sur les colonnes, et même une partie des colonnes est abîmée.

La ballerine a déjà rapporté, affirme-t-elle, les esquisses de la future sculpture.

J'ai aussi découpé une photo de Fidel. Ça ressemble beaucoup à ce qu'il est en vrai.

Il se trouve que je ne t'ai pas décrit une seule fois mes impressions générales.

Tout est captivant! Mais cela, tu le comprends. Même très captivant!... <...>

Tout à l'heure, au souper, Kalatoz[ov] me demande soudainement: «Vous n'avez rien écrit à propos de ma moustache?» J'ai dit que j'ai déjà écrit. Il m'a demandé de l'enlever ou ajouter un commentaire pour que tu ne dises rien à personne, «sinon il n'y aura pas d'effet de surprise». Choisis la solution que tu préfères. <...>

Je crains que le fait que Simonov ait accepté de venir ici ne nous retarde. Maintenant, tout va dépendre de lui. Comment orientera-t-il K[alatozov] et pour combien de temps voudra-t-il venir? Si c'est comme ça, alors il faut que cela se passe le plus vite possible.

<...> Maintenant, après avoir terminé le remue-ménage principal qui ne me laissait aucune journée libre, je veux enfin filmer La Havane pour le film. C'est intéressant. <...>

26 novembre, [19]61

<...> Hier, tard dans la soirée, j'ai eu une discussion avec Evtouchenko. Je crois qu'il a lui-même tout compris en ce qui concerne sa première tentative. Il dit qu'il regrette beaucoup d'avoir donné ces 40 pages à lire. Qu'il aurait lui-même tout changé. Qu'il comprend tout. Je le crois.

Je sais aussi que la deuxième tentative sera un échec. Ce n'est pas si simple.

Mais je continue de croire qu'il réussira.

<...> Je t'envoie des caricatures de nous, qui ont paru dans la revue *Bohemia*. Elles ont été faites par un dessinateur très sympathique, talentueux, qui ressemble lui-même à une caricature... <...>

Je veux noter pour toi le récit de Kamynine sur Fidel, qu'il nous a raconté lorsqu'il est venu chez nous. Nous avons aussi échangé différentes impressions.

Le gouvernement a approuvé la loi sur la nationalisation de l'industrie. Il y a eu une grande manifestation à Havane. Le temps est mauvais. Il bruine. Fidel est arrivé avec une forte fièvre, il était tout emmitoufflé. Pendant le discours, il perdait la voix de plus en plus et l'a finalement complètement perdu, il se tenait à la tribune, essayant de continuer. Sans parvenir à sortir le moindre son de sa bouche.

Une pause suivit. Le silence. Enfin quelqu'un de la foule s'est écrié: «Faites parler Raúl!» Tout le monde a commencé à crier et à scander: «Raúl! Raúl!» Raúl n'était même pas présent sur la tribune. Il était quelque part, bien plus loin. Les gens ont scandé son nom jusqu'à ce qu'il fasse apparition sur la tribune. Au départ, sans être préparé, il a continué le discours de Fidel. À la fin il a dit que les impérialistes ne devaient pas croire que Fidel avait perdu la voix! «La voix de Fidel retentit partout!»

À ce moment il a voulu commencer la lecture de la décision du gouvernement, mais soudainement Fidel est réapparu, et d'une voix de tonnerre a achevé le discours de Raúl.

Au milieu du discours de Raúl, Che Guevara est monté sur la tribune, il avait tout vu à la télévision et s'était précipité pour aider ses amis. À la fin, ils se tenaient tous les trois devant le peuple.

Kamynine raconte que lorsqu'on lui a présenté Raúl, pendant une réception, il a cru qu'il s'agissait d'un canular, car cet homme célèbre avait l'air peu imposant et bien trop jeune.

Une fois, pendant un discours, Fidel a essayé d'allumer son cigare. Mais la première allumette ne s'est pas allumée. Il a alors pris une autre, puis une troisième, mais sans résultat. Il a juré fort, à voix haute, puis s'est tourné vers les auditeurs et a dit, avec un sourire : « Au moins ce sont les nôtres [allumettes], les cubaines !... »

27 novembre, lundi

J'ai visité le laboratoire pour voir et discuter. J'ai donné un essai à développer.

Le laboratoire ne m'inspire pas vraiment confiance.

Kalatozov a parlé avec Alfredo Guevara à propos de la co-écriture.

C'est Enrique Barnet⁵³ qui a été désigné. C'est celui qui nous avait été assigné dès le début.

Je t'avais écrit qu'il était très gentil. Écrivain. Poète. Nos impressions sur lui n'ont pas changé. Au contraire, elles se sont confirmées dans un sens positif. <...> Il est timide, de petite taille, véritablement et profondément intellectuel. Il a une grande culture. Deux de ses nouvelles ont été primées ici. Je ne suis pas convaincu qu'il puisse nous aider pour la composition générale. Mais, d'après moi, c'est, de loin, ce qui pourrait nous arriver de mieux.

Nous avons visité la vieille Havane. Le quartier situé derrière le Capitole. Le quartier marchand.

Les ruelles sont étroites. Des bandes publicitaires traversent les rues. Des voitures. Des gens.

Tout est très curieux. Il faudrait photographier avec le Leica.

28 novembre, mardi

<...> Aujourd'hui, on a filmé un horrible « bled pour chiens »⁵⁴.

Nous n'avons pas réussi à prendre un seul plan qui vaille la peine. Ce n'est pas deux, mais quatre assistants qu'il nous faudrait. Je comprends, bien sûr, que quatre ça ne sera pas possible, mais deux, c'est *indispensable*.

Après le tournage, en déchargeant la caméra, je me suis aperçu que le filtre était couvert de traces de doigts. J'avais entrevu un groupe de petits Noirs qui montraient un vif intérêt pour la caméra, je les surveillais. Hélas, apparemment je ne les ai pas assez bien surveillés. Cela veut dire que tout ce que nous avons filmé est à jeter.

53. Enrique Baretta Barnet (1933), acteur, réalisateur et scénariste cubain. *Soy Cuba* fut sa première expérience au cinéma. Avant sa sortie il réalisa une adaptation du ballet *Giselle* (1963).

54. Le village Las Laguas, peuplé de Noirs. Leurs cabanes rappellent des niches pour chiens, construites avec des caisses et des cartons de fruits.

Hier, j'ai reçu un télégramme de Mariakhine⁵⁵, qui dit que Simonov ne viendra que fin décembre. Cela nous a (moi en particulier, bien sûr) abattus.

Et c'est peu dire.

Je n'arrive pas à croire que tout se passe si injustement. Et si cruellement...

<...>⁵⁶

Aujourd'hui, j'ai longuement parlé avec Evtouchenko, et je pense que j'ai été convaincant. La discussion a débuté hier. Et je l'ai convaincu. Longtemps il n'a pas été d'accord et a refusé de changer de position, mais hier soir encore, il est tombé dans le piège de ma question la plus provocatrice. Au final il a admis que ma proposition lui plaisait beaucoup et qu'il écrirait exactement comme ça. <...>

Ce n'est peut être pas modeste, mais il me semble que ça pourrait être chouette. Original et nouveau. Et ce serait la seule solution correcte pour ce film. <...>

Fidel parle toujours.

Dans ce discours, il emploie souvent deux mots, qu'il prononce avec un puissant grondement – « rrrrrrevolución... » et « contrrrrrrevolución ». Maintenant il crie en direction de la salle, elle lui répond par une ovation. Tout le monde scande. Il continue... Il est en colère. Je voudrais tant que tu puisses le voir. <...>

Quel dommage que le traducteur soit parti, il se passe quelque chose d'inimaginable dans la salle. Après chacune de ses phrases, les gens se lèvent d'un bond. Ils crient. Ils sont à nouveau tous debout. Voilà quelqu'un qui agite les deux bras. Un Noir vêtu de blanc saute sur place. Les ovations. Et il parle encore, cet homme barbu en veste militaire-ouvrière, béret sur le côté.

Belka, il est une heure et demie du matin.

Il vient de terminer.

À la fin, Slava (le traducteur) est venu.

Le discours était incroyablement intéressant. Très riche de sujets. Avant que Slava ne vienne, nous le devinions, mais, en sa présence, à la fin, Fidel a répété, et nos soupçons se sont confirmés : dans les montagnes d'Escambray, un jeune alphabétiseur⁵⁷ a été tué, et Fidel a extraordinairement utilisé ce fait dans son discours.

Ensuite, toute la salle : le parterre, l'amphithéâtre, les balcons, tous, se tenant par les mains, les hissant haut, ils chantaient *l'Internationale* en se balançant.

Puis un mulâtre en uniforme de *miliciano* est sorti et a proposé que tous sortent le lendemain pour les funérailles du garçon assassiné, en ajoutant que les heures de travail perdues seraient compensées un autre jour.

Chaque syndicat (ils sont 25 en tout) devait assigner une personne aux recherches de l'assassin.

55. Sémion Mariakhine, producteur du film.

56. Ouroussevski évoque ici longuement une transmission à la télévision d'un discours de Castro, « beau comme des dessins de Michel Ange » lors d'un congrès, les ovations de l'assistance et des téléspectateurs dans la chambre contiguë avant d'y revenir plus bas.

57. Enseignant volontaire participant à la lutte contre l'illettrisme.

29 novembre, mercredi

Ce matin, ce sont les funérailles.

Tous les journaux sont sortis avec des gros titres et des photos du jeune homme de 16 ans et de Fidel.

Le jeune homme a été tué à Trinidad (en province de Las Villas, là où sont les montagnes Escambray). Pendant la nuit, des tueurs sont venus chez le paysan, qui était en train d'étudier avec l'alphabétiseur, et leur ont demandé de les suivre.

L'épouse du paysan, voulant sauver le garçon, a dit qu'il était son fils. Mais le jeune homme a répondu fièrement que ce n'était pas vrai, qu'il était un alphabétiseur.

Tous deux, le paysan qui voulait étudier et le jeune enseignant, furent pendus.

Il se trouve que le cercueil a été installé dans une maison qui est juste à côté de notre hôtel.

Au petit matin déjà, les gens ont commencé à affluer. Ensuite, ils arrivaient par colonnes entières.

Vers 10 heures, non seulement notre rue mais toutes celles qui sont adjacentes étaient noyées dans la foule. On ne portait pas les drapeaux verticalement. Chacun des énormes drapeaux nationaux cubains était porté à l'horizontale par une vingtaine de personnes. Il y avait un nombre incalculable de couronnes de fleurs.

On entendait des slogans. Depuis le 17^e étage, nous pouvions tout voir et entendre. Tout se passait pile sous notre balcon.

On scande à présent : « Paredón ! Paredón ! »

Et le slogan de l'Espagne révolutionnaire : « Au mur !... »

D'un autre côté on entend : « Viva terror revolucionario ! » (« Vive la terreur révolutionnaire !... »)

On a appris qu'hier, pendant son discours, Fidel avait lancé un nouveau slogan : « À la terreur de la contre-révolution, nous répondrons par la terreur ! » Ce n'est pas le premier alphabétiseur qui est assassiné. Des mesures sont nécessaires.

Quatre voitures sont arrivées. La deuxième, la bleue, a immédiatement été entourée par des militaires, et Fidel en est sorti. Toujours ce même béret. Il rentre dans la maison. On scande : « Fidel!!! Fidel!!! Fidel!!! »

Après une attente d'une quarantaine de minutes, le cercueil a été sorti et installé dans un long véhicule fermé. L'orchestre jouait une marche.

La procession se met en mouvement. Fidel et Dorticós suivent le cercueil les premiers. L'orchestre commence immédiatement une marche d'attaque. Pas du tout comme chez nous. Nous avons vu plusieurs services funéraires et, à chaque fois, ils vibraient au rythme de la marche, dont l'instrument principal est le tambour.

Nous avons continué à regarder le reste à la télévision. La marche funèbre a duré plusieurs heures.

En ce moment, alors que j'écris cette page, Dorticós a pris la parole.

Tout s'est figé.

Quand Fidel est sorti du bâtiment, avec Dorticós, ils ont été entourés par des jeunes gens en habits militaires et en uniformes de *miliciano*. Ils étaient une centaine. Ils les ont entourés en demi-cercle, et

ainsi, en plusieurs rangées, ont formé un croissant, ils avançaient, prêts à les défendre contre tout incident inattendu.

Belka, Dorticós parle aussi vraiment bien. Kalatoz[ov] a noté des petits bouts. Tu les entendras, je l'espère.

Hier, pendant son discours, Fidel a reçu un billet. Il s'est avéré qu'il s'agissait d'un mot de la part d'un ouvrier dont le fils est aussi un alphabétiseur. Il avait lui-même participé à la liquidation des bandes d'Escambray. Il demandait qu'on le désigne pour rechercher les assassins. Fidel a lu le petit billet à voix haute. Il ne laisse rien passer.

Hier, son discours était principalement orienté contre l'impérialisme et le capitalisme.

Aujourd'hui, nous aurions dû continuer à faire connaissance avec le studio. Mais nous avons été avertis, ce matin déjà, que le studio était fermé. Nous avons remis la visite à demain.

Et moi, j'attends ton appel...

1^{er} décembre, vendredi

<...> Nous avons filmé La Havane depuis un véhicule.

À nouveau, rien de bon. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi rien ne va.

Premièrement, cela fait longtemps que je n'ai rien tourné.

Deuxièmement, et cela bien sûr est le plus important, c'est l'inspiration et l'envie qui manquent, malgré les sujets magnifiques... Mais ce soir, j'ai été récompensé par une petite lettre de ta part. <...>

Je voulais te dire que je n'arrive même pas à imaginer qu'il fut un temps où nous faisons de la peinture, je ne sais pourquoi. Tout cela me semble être si lointain et irréel. J'ai voulu te le dire plusieurs fois et j'oublie toujours. Et voilà que tu m'écris que tu admires les images et que nous en peindrons d'autres. Mets un peu d'argent de côté pour une toile. Nous la recouvrons entièrement de peinture, tout à coup j'ai très envie d'en faire.

Je suis très inquiet, il ne faudrait pas s'attarder ici jusqu'au Nouvel An. Oui, Belka, nous devons être réalistes. Le dernier avion permettant de ne pas manquer le Nouvel An part le 22. Et quand est-ce que Simonov arrivera-t-il? Voilà pourquoi mon humeur ne s'améliore pas, malgré ta charmante lettre, très sympathique et touchante. Seulement dommage que tu n'écrives pas ce que tu fais, à quoi tu occupes ton temps, où et qui tu vois... Cela me manque terriblement. Voilà un mois et demi que nous sommes ici, j'en ai marre. Marre d'être sans toi bien sûr. Si seulement tu étais ici, nous trouverions certainement des choses à faire, et je ne serais plus pressé. Et la bouteille de champagne, nous pourrions la jeter aussi dans l'océan Atlantique. Et si nous le voulions, même dans le golfe du Mexique. C'est près d'ici...

Je reviens du souper. Quand j'ai voulu fermer la porte de la chambre commune, j'ai vu Fidel Castro sur l'écran de la télévision. Il tient un discours à la télévision, mais il a devant lui un grand auditoire, plein de spectateurs.

Un homme infatigable. Une mer de charme. Un océan. Je veux dire tous les océans et toutes les mers pris ensemble.

Tu verras!

Il est assis derrière un bureau, sur lequel, comme on le fait ici, est posé un écriteau. Dessus il est écrit « CMDTE Fidel Castro » (*comandante* veut dire major).

Être assis n'est clairement pas son truc. Il agrippe les accoudoirs du fauteuil et se soulève tout le temps. Un geste énergique, très décidé qui sort du cadre de l'écran. Il pourrait convaincre n'importe qui ! On est d'accord avec tout ce qu'il dit, même sans connaître la langue. Et quand il termine le discours, on reste rempli de sa parole.

Comme d'habitude, il attrape le micro tantôt d'une main, tantôt de l'autre. Voilà qu'il remarque cet écriteau et comme, depuis sa position, il ne voit pas ce qui est écrit dessus, sans se douter de rien il le prend, le tripote longuement, et, finalement, repose « Fidel » à une autre place. Puis il le reprend avec son autre main, le tripote à nouveau et ne le lâche que pour se gratter derrière la nuque. C'est très drôle. Profitant des applaudissements, il allume un cigare, mais rapidement le fait disparaître quelque part.

Il n'est bien évidemment pas possible de fumer un cigare pendant un tel discours passionné. De temps à autre il prend une gorgée de café d'une tasse minuscule.

Je te t'écrits. La porte du balcon est ouverte, et, depuis la rue, j'entends à la radio l'écho de la voix convaincue et à peine enroutée de cet homme, de cette merveille de la nature.

Il rit, plaisante, baissant la tête comme par timidité, et la salle éclate de rire.

Il dit quelque chose sur les Américains, et de toute évidence ironise beaucoup.

La salle est remplie d'auditeurs curieux. Demain, je vais essayer de savoir devant qui il parlait.

Il n'a pas de notes. Sa parole est « libre et désinvolte »... Et pas du tout comme celle d'une certaine personne que nous connaissons, qui ne pense qu'à se montrer et se fiche des autres. Et, pour mieux ne pas les voir, met des lunettes noires.

2 décembre, samedi

Aujourd'hui, nous avons appris dans les journaux, que Fidel Castro avait donné une conférence à l'Université Populaire sur le programme du parti uni de Cuba.

Cette conférence a été retransmise à la radio et à la télévision. Je t'envoie une photo qui est, selon moi, très sympathique et qui t'aidera à imaginer ma description d'hier.

Seulement, elle a été prise de côté, du coup l'écriteau n'est visible que de profil, elle est aussi plus large que ce qu'on pouvait voir à la télévision.

Maintenant Cuba est au stade de la construction organisationnelle du parti uni⁵⁸. Un programme est en train d'être mis en place.

Fidel Castro est désigné comme secrétaire général du parti.

Tout cela est excellent.

58. Les organisations révolutionnaires intégrées (ORI) sont créées en 1961 réunissant le Mouvement révolutionnaire du 26 juillet, le Parti Socialiste Populaire et le Directorat du 13 mars (le 13 mars 1957, les militants du Directoire révolutionnaire attaquèrent le Palais présidentiel pour tuer Batista). En 1962-1963 les ORI furent réorganisées en PURS (parti uni de la révolution socialiste) puis en 1965 Parti communiste de Cuba.

Regarde la main qui tient le micro. C'est son geste archi typique.

Quand il se tient debout et que le micro est fixé à une tige, il le soulève, le baisse, ne manque jamais de le pencher vers lui. Et ainsi pendant tout le discours.

À Moscou, il fait froid. Mais ici, je n'ai même jamais mis ni mon blazer ni ma veste. Je me balade en chemise. Et seulement de temps en temps, par nécessité, je suis obligé de mettre quelque chose (maintenant moins, Dieu merci) et fonds alors de chaleur. Généralement, le temps et la température sont très agréables. <...>

Maintenant nous allons au studio. J'ai donné un essai à développer. Je suis impatient de le voir. Je pense développer le matériel que nous avons tourné ici, sans grand espoir. Hier, pendant la nuit, j'ai compris que je n'avais pas remarqué que les indices [du diaphragme] étaient mal réglés, j'ai donc peur d'une sous-exposition.

Le temps de développement est très court ici. Ça me perturbe un peu.

Ah oui, pendant sa conférence, Fidel Castro a déclaré qu'il était « marxiste-léniniste, qu'il l'a toujours été et le restera à jamais ». Le journal *Hoy* en a fait un énorme titre.

3 décembre, dimanche

Je m'inquiète terriblement de l'absence de ton appel.

Génia Evtouchenko vient de me dire qu'un correspondant de *Trud*⁵⁹ allait à Moscou, je me dépêche de t'envoyer un petit mot.

J'attends le 6 avec impatience. On dit que Tchékine⁶⁰ arrivera ce jour-là avec un groupe.

Et Mariakhine nous a dit dans un télégramme que Simonov arrivait à la fin du mois de décembre... Si c'est comme ça, alors nous ne pourrons jamais rentrer pour le Nouvel An. Le dernier avion part le 22. Je suis terriblement chagriné.

Les laisser tomber et rentrer seul, ce n'est pas possible.

Bien sûr, le Nouvel An ne va pas s'enfuir, et nous pourrons le fêter plus tard, mais ce n'est pas pareil. Et puis j'en ai marre de traîner sans toi. Assez.

Tu me manques terriblement!!!

En France, je n'étais pas si triste. Mais il est vrai que je n'y ai passé qu'un mois. (C'est vrai aussi qu'on m'avait proposé de rester, mais même là je ne me suis pas attardé.) Génia fait le plan. Aujourd'hui il me l'a donné à lire. Après on en a discuté. Pour l'instant c'est moyen.

<...> Bien évidemment, pendant qu'on est ici, personne ne compte signer aucun contrat. D'autant plus en l'absence de scénario. Un accord préliminaire, qui avait été établi avant notre départ, sera probablement signé.

Je commence à ressentir un léger surmenage. Il est temps de partir. Nous n'intéressons plus personne. Et les discussions sur notre futur départ sont devenues quelque chose qui va de soi...

<...>

59. *Trud* [le Travail], quotidien soviétique fondé en 1921 par l'union des syndicats ouvriers.

60. Igor Tchékine (1908-1970), employé du Goskino (comité de la cinématographie).

Le plan [de scénario] que nous avons pour le moment n'est pas un plan. Pas de profondeur. Pas intéressant. Et (selon moi), en général, il manque de justesse.

<...> J'ai peur que, dans le meilleur des cas, les Cubains ne soient refroidis, lorsque nous leur montrerons ce plan.

Bien sûr, le gros du travail nous attend à Moscou.

Mais ici, les gens attendent le plan du film.

Et il en a été dit tellement, qu'ils perdront, bien sûr, tout intérêt pour l'œuvre.

Les gens d'ici sont intelligents et compréhensifs.

Et s'ils font des films faibles, c'est uniquement parce qu'ils ne savent pas encore y faire. Mais ils comprennent eux-mêmes que leurs films sont faibles.

J'ai de la peine pour Génia. Ces derniers jours, il a bossé comme un chien, jour et nuit. Et d'un coup – l'inspecteur général arrive⁶¹. Il est sombre.

De toute évidence il devrait mettre le plan de côté pour quelques jours pour pouvoir le regarder d'un œil nouveau. <...>

Le supplément du journal *Hoy* d'aujourd'hui a consacré toute une double page à Evtouchenko. « Selon l'opinion de la presse mondiale, c'est le premier poète soviétique après Maïakovski ».

J'ai mon propre avis sur ce sujet, et je lui en ai fait part il y a déjà longtemps. Il semble qu'il ne se soit pas vexé. De toute façon, ce n'est pas du tout un mauvais gars.

C'est la deuxième fois qu'une double page lui est consacrée. Elle est très belle, avec plein d'images. Il sait bien se vendre.

Il organise l'édition d'un livre de poésie.

<...>⁶²

5 décembre, mardi

Je n'ai aucune envie de prendre des notes.

Il est clair que nous allons nous attarder ici, mais combien de temps, cela n'est absolument pas défini.

Glauque.

Nous avons tourné dans le vestibule de l'hôtel.

Le soir, nous avons vivement discuté le plan du film.

Je me suis emporté...

Tu n'étais pas là pour m'arrêter à temps.

Mais dans ce cas tu n'aurais pas tenté de m'arrêter. Je le sais. Je te raconterai tout en détails.

– Pourquoi n'avoir qu'une seule variante ? Il en faut plusieurs.

– Le film, c'est le caractère du personnage, etc.

61. « Il nous arrive un Révizor », expression empruntée à la pièce du même nom de Nikolai Gogol.

62. Ouroussevski évoque longuement les caractéristiques de l'architecture locale et des constructions modernistes (« à la Le Corbusier ») et parle des mœurs de la population, des taxis et des fêtes que donnent les Noirs.

- Le sujet.
- Le personnage (Dolce vita, le Cuirassé « Potemkine »)
- Le balai. Le standard.

Le pauvre Evtouchenko, qui est dans un cul-de-sac, a tout compris de ce que j'ai sous-entendu. Soudainement, nous avons commencé à composer quelque chose de complètement différent.

6 décembre, mercredi

Génia nous a lu une nouvelle version d'un des épisodes et la nouvelle ouverture. À mon avis c'est vraiment formidable.

Mon intuition ne m'a pas trompé.

Mais pour le moment, ce n'est qu'un seul épisode...

Nous sommes allés à une répétition de théâtre.

Ils sont fous de Stanislavski.

7 décembre, jeudi

<...> Evtouchenko écrit le deuxième épisode.

Chaque personne, lorsqu'elle propose quelque chose, croit forcément que c'est la seule vérité possible.

Je lui ai proposé une tout autre voie – une solution – une composition.

Et il me semble que c'est la bonne solution.

Dans le premier épisode, Evtouchenko a réussi. S'il maintient le niveau pour la suite, le film sera « géant ».

Le pauvre, il écrit du matin au soir, il se terre, sans sortir de sa chambre. Il est également triste et veut rentrer à la maison. (Téléphone à Galia.) C'est un homme bien.

Chose étrange – personne ne pense à la forme.

Alors que c'est elle qui *résout* la chose à *la base*.

8 décembre, vendredi

Nous rentrons du tournage à l'instant.

Nous avons filmé la piscine au Habana Libre et à l'hôtel Capri. (C'est aussi un très bel hôtel.) Dans notre hôtel, la piscine est au deuxième étage, au Capri, elle est sur le toit.

Génia Evtouchenko et cette mulâtre que nous avons vus dans les *Récits sur la Révolution*⁶³ et qu'Evtouchenko louait tant, ont tous deux participé au tournage.

C'est le premier rush, qui, (d'après seulement le cadrage) m'a paru beau...

<...>

63. *Historias de la Revolution* de Tomás Gutierrez Aléa (1960).

Ce soir, nous avons regardé deux vieux films américains.

Comme on pouvait s'y attendre – une soirée gâchée.

Et dire que cela se passe à La Havane!

Il est tard. Nous avons vu à la télévision un « spectacle » que nous connaissions déjà très bien. Des acclamations. Quand on a annoncé que la parole était donnée au premier ministre Fidel Castro, il s'est levé de sa chaise, a enlevé sa ceinture avec le pistolet, l'a mise sur la chaise et, d'un pas décidé et large, sous les ovations de la salle, s'est dirigé vers la tribune. Il a essayé à nouveau, pendant longtemps, de calmer les ovations d'un geste de la main. Mais après cinq mots déjà, il a dit quelque chose de tellement drôle que la salle s'est étouffée de rire, il était très satisfait.

Encore un discours passionné...

(Sur l'éducation.)

<...>

10 décembre, dimanche

C'est le soir. Nous sommes de retour à La Havane.

<...> Génia vient de nous lire la deuxième nouvelle. C'est à nouveau excellent, avec du talent et du tempérament. Je pense seulement qu'il va falloir raccourcir. Et pas parce qu'elle est longue, mais parce qu'elle est trop riche. On verra tout cela plus tard, quand tout l'ensemble sera construit. Et puis, ce ne sont que des détails. Le plus important c'est que c'est ce que je le voulais.

<...>

11 décembre, lundi

<...> C'est aujourd'hui qu'avait lieu l'ouverture du festival des films soviétiques. Ils ont projeté *Ciel pur*⁶⁴.

En ce moment, Fidel tient encore un discours.

Des applaudissements incessants et des cris d'encouragements l'empêchent de parler.

Il se passe quelque chose d'incroyable. Mais, sans connaître la langue, je ne comprends pas pour quelle raison tout le monde crie autant après chaque phrase. Maintenant, on entend d'autres cris venant de la salle, ils sont aussi applaudis.

C'est très amusant : quand il est monté à la tribune, une fois de plus, pendant longtemps, les gens ne l'ont pas laissé parler... On scande, on chante, on crie des slogans, on chante encore...

Il attendait longuement, piétinait sur place, tantôt souriant, tantôt observant la salle. Finalement, il n'a plus pu résister et a appelé quelqu'un du doigt. La personne est venue, il lui dit quelque chose. Elle a hoché la tête en signe de compréhension et s'en est allée. Quelques secondes plus tard, l'orchestre entamait l'hymne. La salle entière s'est levée... et fut obligée de se taire. Ainsi, a-t-il pris la foule au piège et pu commencer son discours.

64. *Tchistoe nebo* de Grigori Tchoukhraï (1961).

12 décembre, mardi

Les billets [de retour à Moscou] ont été commandés pour le 5 janvier (!!!).

Sinon, il ne s'est rien passé de la journée. J'ai attendu un appel du labo, pour savoir si l'essai était prêt. Après avoir attendu toute la journée, dans la soirée j'ai appris que la pellicule n'avait pas été développée.

J'ai bavardé avec Ourbanski⁶⁵. Le fait de savoir que vous vous êtes vus il y a peu me disposait envers lui d'une façon très positive.

J'oublie toujours de te dire qu'ici la lune est très drôle. Comme une tranche de melon. Quand je l'ai dit à Génia, il a répondu qu'une telle image existait chez Essenine⁶⁶.

<...>⁶⁷

13 décembre, mercredi

Aujourd'hui, nous avons tourné dans une cour d'un quartier noir. J'ai fait un plan-séquence, au bol. Sans aucune mise en scène, sans répétition. Eh bien, c'est le seul morceau correct que j'ai réussi. Ce sera intéressant de le voir à l'écran. Le panoramique inclut une femme noire, faisant la lessive, cigare en bouche.

Il faudrait refaire tout ce que nous avons filmé dans la ville des « boîtes à chiens ». Il n'y a pas un seul bout qui en vaille la peine. Tout n'est que du bidon.

J'ai envoyé un petit colis, que j'ai soigneusement confectionné, à Milián le peintre et Portocarrero⁶⁸, qui vivent ensemble.

Hier, un discours de Fidel Castro a encore eu lieu. Sur l'élevage animalier.

14 décembre, jeudi

Je suis encore d'humeur ignoble.

J'en ai marre de devoir compter les jours...

Il n'y a rien de sérieux au planning pour aujourd'hui.

Ce matin, je me suis obligé à sortir dehors avec le Leica, mais deux quartiers plus loin je me suis empressé de rentrer sans avoir fait une seule prise de vue.

Plus tard, je le regretterai...

Heureusement, Génia est passé me voir et nous avons dîné dans un restaurant polynésien.

65. Evgueni Ourbanski (1932-1965), acteur de théâtre et de cinéma soviétique décédé lors d'un tournage en effectuant une cascade en voiture (a joué dans quatre films : *le Communiste*, 1957 ; *la Ballade du soldat*, 1957 ; *la Lettre inachevée*, 1960 ; *Ciel pur*, 1961).

66. Evtouchenko fait référence au poème de Sergueï Essenine « la Ballade des 26 » consacré aux vingt-six commissaires de Bakou fusillés pendant la guerre civile (1924) : « La nuit comme un melon / fait rouler la lune ».

67. Ouroussevski explique longuement le fonctionnement des stations d'essence, leur nombre, la tâche des pompistes.

68. Voir supra (2 novembre).

Nous avons eu une très bonne discussion. Il a récité des poèmes. Très bons.
 Nous avons vu encore deux stupides films américains.
 Je n'irai plus les voir. Assez!

18 décembre, lundi

On est déjà le 18. J'ai omis d'écrire pendant ces jours, car plus rien ne m'intéresse et tout me semble être sans importance, à tel point que je n'ai plus envie d'écrire. Hier, nous sommes allés à un banquet en l'honneur de la délégation⁶⁹. Le soir, nous étions à la cérémonie de fermeture du festival. Nous avons vu *le Communiste*⁷⁰. Quand Lénine est apparu à l'écran, et particulièrement après ses mots sur les idées qui s'emparent des masses, une ovation explosa et a duré encore longtemps après la fin du passage.

Ici, tout le monde demande des badges avec Lénine. Mais je n'en ai plus. Je vais t'écrire une lettre, car Igor Viatcheslavovitch [Tchékine] part demain.

18 décembre [19]61

<...> Maintenant il est très clair que Génia arrivera à écrire le scénario. Et celui-ci sera fabuleux (en principe). Les deux premiers épisodes sont excellents (deux nouvelles). Pendant une semaine, il a écrit le troisième. Hier soir, il l'a lu – un affreux délire, il est retourné à la case de départ, il a perdu la forme et... c'est un bide complet. Mais il le comprend lui-même. Et c'est très encourageant.

Il est terriblement fatigué. Il faut dire qu'il m'a impressionné par sa capacité de mobilisation intérieure, par sa force de volonté, et en ce qui concerne le talent, nous le savions déjà.

Ce n'est pas donné à tout le monde de s'enfermer avec une telle abnégation et de taper à la machine, sans remarquer comment le jour devient la nuit. En tout cas moi, je ne pourrais pas. Bien sûr, maintenant il ne pourra plus écrire quelque chose de valable.

Il faut terminer le plan d'ensemble pour pouvoir ensuite comprendre, selon ce schéma, sur quoi portera le film. Il faut l'arrondir joliment. Le discuter avec les Cubains. Nous pensons terminer avant le Nouvel An...

<...> Tchékine a écouté comment Génia lisait les deux épisodes. Le troisième était si mauvais qu'après avoir commencé, il a rapidement interrompu la lecture et ne l'a heureusement pas terminée. (Nous n'avons pas pu le lire entre nous et en discuter avant l'arrivée de Tchékine.) Appelle Tchékine, pour savoir ce qu'il en pense. Il nous dit qu'il trouve intéressant...

Transmets mes salutations à Gontchar[ov]⁷¹.

Il faudrait prendre de la peinture quand nous reviendrons ici. D'accord?

69. Il s'agit de la délégation soviétique venue à Cuba pour le festival de films d'URSS.

70. *Kommunist* de Iouli Raïzman (1957).

71. Andréï Gontcharov (1903-1979), dessinateur, graphiste, designer, peintre, enseignant soviétique, maître et ami d'Ouroussevski. Il a peint deux portraits de lui en 1938 et 1952.

<...> Pour ce qui est de l'estime de soi démesurée de Génia (je t'en avais parlé), ces derniers temps j'ai commencé à en douter fortement. Elle est présente évidemment, mais pas aussi fortement que ce que j'avais pu penser auparavant. Il réagit et travaille si bien.

Je n'ai plus envie d'entretenir l'écriture de ces carnets.

Maintenant, pour moi, chaque jour est pareil que le précédent – je compte les jours. Il n'y a que ça qui importe... <...>

19 décembre, mardi

<...> Nous avons filmé, ou plus exactement « refilmé », la ville des « boîtes à chiens ». Je marchais et filmais tout ce qui se présentait devant moi. Je ne connaissais même pas la route, ni ce qui pouvait arriver. Intéressant.

20 décembre, mercredi

<...> Aujourd'hui, j'ai filmé de la canne à sucre sur de l'« infra ».

22 décembre, vendredi

À 6 heures du matin, la ville a été réveillée par la rumeur festive d'une grande foule dans la rue.

Le fait est que la journée d'aujourd'hui a été déclarée jour de fête, celle de la lutte contre l'illettrisme à Cuba. Depuis plusieurs jours déjà des alphabétiseurs de toutes les provinces de Cuba affluent vers La Havane.

« Une agréable invasion ! » Des titres comme celui-ci figuraient dans les journaux.

Depuis ce matin, les alphabétiseurs se dirigent vers la place où est installé le monument à José Martí⁷². Ils sont plus de soixante mille.

<...> Sur la place j'ai photographié des groupes et fait des portraits.

Quand ils ont appris que j'étais russe, un cercle s'est immédiatement formé autour de moi.

Tout le monde a applaudi, ils ont ensuite commencé à chanter une chanson cubaine.

J'étais au milieu du cercle, comme un ours dans une fête foraine, je ne savais pas où me mettre. C'était difficile, mais j'ai réussi à filer, tout rouge et en sueur. <...>

23 décembre, samedi

<...>

En honneur de la journée solennelle⁷³, nous avons dîné au restaurant polynésien et avons bu du vin espagnol.

72. José Pérez Martí (1853-1895), héros national cubain de la lutte pour l'indépendance, fondateur du Parti révolutionnaire cubain.

73. L'anniversaire d'Oroussevski.

Génia s'est imposé en tant que *tamada*⁷⁴ et a levé la première coupe à Belka. J'étais à nouveau très content. Je le remercie. Et, en général, c'est un bon gars. Et je l'aime toujours.

C'est un vrai talent. Et je suis content de n'avoir jamais cessé de croire en lui (comme tu le sais) et je n'ai jamais douté de son talent.

Je continue de penser qu'il vaut mieux perdre avec lui que gagner avec d'autres⁷⁵.

Tout ne va pas si bien avec le scénario. Il sera critiqué (mais légitimement). Pourtant, il comporte des choses qui seront enviées par certains...

Hier, sur la place, il y a eu une distribution de drapeaux, j'en ai pris un (pour toi). C'est pour cette raison que je te l'envoie.

Bien sûr, c'est tout de même formidable. Quand la foule des alphabétiseurs *s'est rassemblée tout juste* près de notre hôtel et a reçu des crayons géants en carton, *Fidel se tenait déjà sur la place vide* (on la voit depuis le balcon et Fidel passait à la télévision) et saluait ceux qui arrivaient. Ça m'a vraiment impressionné. N'est-ce pas formidable ?

<...>⁷⁶

27 décembre, mercredi

Le violoniste est enfin arrivé, et a apporté une lettre de toi. Si seulement tu savais à quel point je suis content de recevoir tes lettres... Hier, nous avons transmis le plan du scénario à l'ICAIC. Il semblerait que le 29 nous en discuterons.

Nous avons essayé de filmer la rue. Mais nous n'avons réussi qu'à nous empêtrer dans la foule et le soleil, alors le tournage a été remis à plus tard. (C'est demain qu'arrive Simonov.)

28 décembre, jeudi

<...> Aujourd'hui, d'un coup, j'ai eu très envie de peindre. Peut-être parce qu'ici on voit partout une affiche qui signale l'ouverture d'une exposition, sur laquelle on peut voir un dessin de Picasso. Une fille nue. Très beau.

<...> Les Français font aussi un film ici, à Cuba, en collaboration avec les Cubains. Le metteur en scène est venu. Celui qui a tourné *l'Enclos*⁷⁷ et qui, au festival, a fait un discours époustouflant sur l'ami russe Nicolas⁷⁸.

Hier, nous avons fait connaissance avec lui.

74. Chef de table dans la tradition caucasienne.

75. Proverbe russe.

76. Ouroussevski parle des décorations de Noël et de l'atmosphère dans la ville et du report du départ pour Moscou.

77. *L'Enclos* d'Armand Gatti (1961) qui, en outre, réalisera, en collaboration avec des cinéastes cubains, *El Otro Cristobal* (1963).

78. Allusion éventuelle au film *Drug moi, Kolka!* (*Kolka [Nicolas], mon ami*) d'Alexandr Mitta (1961).

Génia est toujours plongé dans le travail. (Quelle incroyable capacité de travail !) Hier, il a écrit une poésie pour la *Pravda*, et maintenant il est en train d'écrire un article pour *Novosti*⁷⁹. De temps en temps il vient me voir et nous avons de très sympathiques discussions. Il lit des poèmes. Je l'apprécie de plus en plus. J'éprouve même de la tendresse pour lui.

Hier soir, nous avons soupé avec Simonov dans un restaurant polynésien, et avons visité un show sombre. Rien d'intéressant.

Génia a déclaré à Simonov qu'il ne pouvait plus se considérer comme seul auteur du scénario, que « la résolution principale est venue d'eux »...

Quand il a prononcé ces mots il regardait de mon côté.

29 décembre, vendredi

Nous avons filmé le ressac. Nous avons tous été arrosés d'eau.

<...>⁸⁰ Nous avons discuté du scénario avec Simonov. Il dit l'apprécier. Mais avant tout il en aime la résolution (!) <...>

2 janvier, mardi

Les fêtes continuent.

Aujourd'hui, il y a eu une parade et un discours de Fidel Castro.

Nous les avons regardés à la télévision.

Très sympathique, pendant assez longtemps la caméra a suivi en gros plan un chien noir perdu au milieu de soldats qui marchaient. C'est dommage que chez nous on ne soit pas habitué à ce genre de plan.

Quand la marche fut finie, des tanks passaient, la foule a percé la colonne de *milicianos* et s'est précipitée vers la tribune pour scander : « Fidel!... Fidel!.. »

Les chars se sont arrêtés.

Il n'y a qu'à Cuba qu'une chose pareille est imaginable. Ensuite IL a parlé!!!

3 janvier, mercredi

Discussion du scénario à l'ICAIC. Le fondement est approuvé.

Le départ a failli être annulé. Un malentendu.

En gros, pour l'instant, tout va bien.

79. *Moskovskie novosti* [les Nouvelles de Moscou], hebdomadaire créé en 1930.

80. Ouroussevski évoque les cireurs de chaussures, les amoureux, les cadeaux reçus, le réveillon avec les violonistes, la chaleur estivale, une fête à l'ambassade soviétique (« Nous ne savons pas nous amuser »).

4 janvier, jeudi

Nous avons filmé la rue et la sortie de l'hôtel Riviera. Moyen.

Le soir, Evtouchenko lisait des poésies consacrées à Joris Ivens. Joris en a eu les larmes aux yeux.

Nous avons bu de la vodka et du Bacardi dans la chambre de Joris.

Très sympa.

Le visa n'est toujours pas prêt.

6 janvier, samedi

Ma douce, je ne saurais même pas te dire ce que nous avons fait durant ces deux jours.

Je suis si inquiet. Nous partons après-demain...

Nous avons filmé quelque chose. Nous avons couru à droite et à gauche avec nos bagages. Nous avons fait des valises. Nous n'avons eu les billets qu'après avoir reçu ces malheureux visas.

7 janvier, dimanche

C'est terrible comme le temps passe lentement...

Le tournage du film eut lieu quelques mois plus tard dans une période d'extrême tension dont le point culminant fut la « crise des missiles » d'octobre 1962, le blocus, décrété par le président des Etats-Unis, John Kennedy, qui s'ensuivit visant à asphyxier Cuba, des manifestations contre-révolutionnaires dans le pays. Kalatozov, déclara alors que le film « sera la meilleure réponse l'agression de l'impérialisme américain contre Cuba »⁸¹. Le tournage débuta en octobre 1962 mais les difficultés matérielles et humaines rencontrées par l'équipe du film retardèrent l'achèvement de Soy Cuba jusqu'en juin 1964. Les Soviétiques – qu'avait rejoints Bella Friedman en qualité de productrice – restèrent à Cuba durant un an et huit mois.

Dans une lettre à Lydia Naoumova, dessinatrice de costumes pour Quand passent les cigognes, Ouroussevski donne une idée du déroulement de ce tournage.

Chère Lydotchka Ivanovna, voilà déjà une année que nous sommes ici.

Une année!...

Et durant toute cette année nous ne t'avons pas écrit une seule lettre. Évidemment, nous sommes des canailles...

Nous n'avons même pas répondu à ta gentille lettre, un grand, grand merci à toi.

Penses-tu que nous avons une autre opinion de nous-mêmes.

81. *El Mundo*, 23 novembre 1963.



Ouroussevski (5^e depuis la gauche), Kalatov (7^e) et Bella Friedman pendant le tournage de *Soy Cuba* (1963).

Et la conscience de la culpabilité empoisonnait notre séjour à Cuba, ce pays qui nous est devenu cher. Un pays formidable. Et des gens formidables. Dommage que tu ne puisses pas voir tout cela.

Il est intéressant de constater que c'est seulement après avoir vécu un temps prolongé dans le pays que nous avons commencé à y comprendre quelque chose. Nous avons aussi commencé à réévaluer beaucoup de ce qui avait impressionné au début.

Et cela, me semble-t-il, est bon pour le film.

Il y a beaucoup de choses que nous n'aurions pas faites comme on les fait maintenant, après avoir passé ce temps avec ces gens.

Pendant ce temps, nous sommes devenus intimes avec Cuba. Je n'imagine pas comment on pourra vivre à Moscou sans ce pays.

Toutes ses joies et ses misères, nous les ressentons comme nôtres⁸². C'est pourquoi, le cyclone⁸³, qui a provoqué tant de malheur, nous le prenons pour notre pire ennemi.

Nous avons récolté de l'argent, autant que possible, et nous avons acheté dans notre stock soviétique (ailleurs c'est impossible) des conserves, du tissu, des vêtements, des chaussures.

Ils ont vraiment besoin de tout cela. 1 500 familles se sont retrouvées mises à la rue. Les dévastations sont monstrueuses. De nombreux villages n'existent plus.

Voilà dix jours que le cyclone est parti quelque part au nord, mais les gens ne savent toujours pas ce que sont devenus leurs proches.

Beaucoup ont perdu la vie. Ils sont plus de 1 000.

Toutes les terres ensemencées sont ravagées et le bétail est tué.

Une aide d'urgence est mise en place. L'eau ne s'est pas encore complètement retirée. On utilise des hélicoptères. Fidel manqua de peu la noyade en organisant un sauvetage, il est là-bas depuis le premier jour. Bravo!

Nous sommes bien coincés ici. Selon le plan, nous devons terminer le film cette année. Mais nous l'avons planifié dans le calme des bureaux, selon les schémas secs des normes moscovites, loin de la vie. Et en plus, nous l'avons fait sans tenir compte des conditions de tournage à Cuba. Nous avons tourné presque la moitié du film.

La seule chose réjouissante est que, pour le moment, les Cubains apprécient beaucoup le matériel. Ce qui nous réjouit particulièrement, c'est qu'ils y ont reconnu Cuba. Parce qu'ils considèrent que tous les films précédents faits en collaboration (avec les Italiens, les Français, les Tchèques, les Allemands) sont des échecs. Pourvu qu'on puisse maintenir le niveau atteint!

Nous avons parcouru toute l'île.

Nous avons vécu dans les montagnes, à la mer, au milieu de cactus, dans des baraquements, des tentes, et dans des maisonnettes de carton⁸⁴.

Par une chaleur effroyable (nuit et jour) et sous une pluie battante (aussi nuit et jour), nous avons travaillé dans la joie, même si parfois c'était avec une grande difficulté. Même les Cubains ne tenaient pas le coup, mais nous, quoique péniblement, continuions à aller de l'avant. (Mais Maria Ivanovna n'est jamais contente bien sûr. Car il lui reste des cases à remplir⁸⁵).

Maintenant nous sommes à La Havane.

Il nous reste les deux nouvelles, les plus grandes (parmi les quatre). Qu'est-ce que cela donnera?...

À cause de notre retard, même si ce n'est pas de notre faute, loin de nos proches – nous avons tous, comme tu le comprends toi-même, un fort mal du pays, et cela, bien sûr, ne peut ne pas se répercuter

82. Cf. les propos d'Evtouchenko dans un article à la mémoire de Kalatozov: «... à Cuba nous n'étions pas seulement à la recherche de "matériau cinématographique", mais nous vivions dans le quotidien laborieux et inquiétant de cette île avec tout le peuple cubain, nous partagions avec lui le pain, le sel, la douleur et l'espoir» («Tchistota zvuka [La pureté du son]», *Iskousstvo kino* n° 8, 1973, p. 156).

83. Le cyclone Flora a ravagé Cuba en octobre 1963.

84. Il s'agit des baraquements de bidonvilles.

85. Allusion au planning du film dont la direction exigeait le respect.

sur le travail. Tout cela est compréhensible. Tout le monde veut rentrer à la maison. Mais il faut tenir. Pour moi et Belka, comme tu le comprends aussi, c'est plus facile. Vraiment, sans Belka je ne serais pas venu. Pour le moment nous ne regrettons rien. Et même, nous remercions le destin d'un travail aussi intéressant. Belka parle espagnol comme de rien, complètement librement, mettant en évidence ma plus totale incapacité.

Malgré toutes les joies de ce travail, je ne fais que penser à ce moment où je pourrai à nouveau remplacer la caméra par des pinceaux et de la peinture, et quand j'inhalerai avec plaisir l'odeur de pinène⁸⁶, de l'huile et de quelques autres produits. C'est une odeur que j'aime depuis l'enfance, et que j'ai échangée de manière irréfléchie contre le métrage utile⁸⁷, les Sourines et d'autres ennuis.

Ne nous en veux pas. Nous pensons souvent à toi et ne t'oublions jamais.

Écris-nous. Notre adresse est : Umsevsky⁸⁸ Sergio, Hotel Habana Libre, 2025, Habana, Cuba.

86. Solution chimique utilisée en peinture à l'huile.

87. *Métrage utile*: expression russe désignant l'ensemble de la pellicule utilisée pour le montage.

88. Transcription de son nom par Ouroussevski lui-même.